

F. GOYEN

Expulsées

I. L'Ame du Peuple.

II. Tristesses d'attente.

III. Heures héroïques.

IV. Gloire aux vaincus.



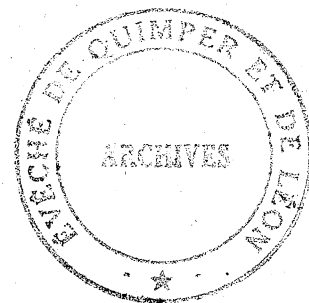
QUIMPER

IMPRIMERIE ARSÈNE DE KERANGAL

18, RUE DES BOUCHERIES, 18

1903

EXPULSÉES



Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

16262
n. 8
F. GOYEN

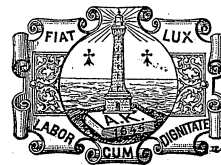
Expulsées

I. L'Ame du Peuple.

II. Tristesses d'attente.

III. Heures héroïques.

IV. Gloire aux vaincus.



QUIMPER

IMPRIMERIE ARSÈNE DE KERANGAL

18, RUE DES BOUCHERIES, 18

1903

F



A SŒUR A. J.

Vous m'avez demandé le récit des événements qui se déroulèrent à Pont-Croix, lors des expulsions du mois d'Août 1902. Je m'acquitte de la promesse que je vous fis, regrettant seulement d'avoir mis votre patience à une trop longue épreuve.

Tant de liens vous rattachent, en effet, à ce pays, et doivent vous intéresser à tout ce qui est sa vie : la naissance, l'amour d'une famille amputée douloureusement, mais encore nombreuse et honorée, l'affection presque maternelle de notre si aimée proscrite, Sœur Saint-Marcien, l'atmosphère même que vous respirez,

toute saturée des souvenirs et des images que votre vénérée Supérieure et votre compagne Sœur A., ont emportés d'ici.

Et puis, vous êtes vous-même de cette admirable congrégation des Filles du Saint-Esprit, et quoique les fureurs sectaires ne vous aient encore que frôlée de leurs menaces, vous avez tant souffert des angoisses que vous devinez ici !

Oui, je veux vous les dire, ces angoisses passées ! Et je vous dirai aussi — ce que votre modestie ignore — combien elles sont aimées les Sœurs en habits blancs, et de quel prix, on est prêt, à l'occasion, à payer leur inlassable dévouement et leur souriante bonté.

Mais j'ai peur que vous, qui connaissez la tranquille indolence de nos populations de Cornouailles, vous ayez quelque peine à vous expliquer la violence de certains de ces événements.

Les plus surpris cependant seront encore peut-être, dans quelque temps d'ici, les propres acteurs de ce drame d'un mois. Si, dans quelques imaginations plus vives la légende aura exagéré les faits,

chez la plupart ce qui se produira, ce sera, je le crains, un rétrécissement des cadres et une décoloration insensiblement progressive des tableaux. La distance, sans doute, y aura apporté le concours de son estompe impitoyable. Mais ce sera surtout le résultat d'un travail tout intime et autrement efficace.

Il arrive, en effet, que chez les âmes simples et qui s'ignorent, le souvenir des ébranlements intérieurs qui les emportent sans qu'elles y prennent garde, s'émousse vite. Les faits seuls ne s'oublient pas, ayant davantage marqué leur empreinte dans la mémoire. Mais, comme leur caractère ne s'explique que par la violence des émotions, celles-ci effacées, ils s'isolent peu à peu de leurs causes, et s'en trouvent bientôt un peu teintés d'in vraisemblance. Et il s'ensuit chez les acteurs eux-mêmes une réduction instinctive des événements aux proportions plutôt modestes de leurs qualités de combativité.

Aujourd'hui cependant, les conséquences sont encore assez tangibles pour empêcher ce rétrécissement des horizons intérieurs. Et je n'ai eu qu'à me souvenir pour retrouver dans leur émouvante réalité

ces heures d'inoubliables tristesses, d'empoignantes manifestations de sympathie, couronnées par une journée héroïque où l'on écrivit, ici comme ailleurs, une véritable page d'épopée.

Puisse ce récit vous convaincre davantage encore, vous et vos Sœurs proscrites, que le labeur auquel vous vous êtes consacrée avec toute l'ardeur de vos jeunes années est celui que le peuple aime et que Dieu bénit en le traversant parfois de dures épreuves, que je le supplie de vous épargner.

*Pont-Croix,
en la Purification de la B. V. M., 1903.*

L'Ame du Peuple.



I

Les premières frayeurs qui avaient suivi la discussion de la loi de 1901 avaient été bientôt dissipées par les déclarations rassurantes de M. Waldeck-Rousseau. Les dispositions proposées à l'article 13, avait-il affirmé à M. Denys Cochin, n'ont rien à voir avec l'enseignement. Les maisons, avait-il dit encore à M. Gayraud, dont les propriétaires sont autres que les Congrégations elles-mêmes sont hors de cause.

Il en était résulté une période de tranquillité

relative. Nos écoles congréganistes ne se crurent même pas visées par les menaces vagues dont le nouveau ministère avait enfiellé son discours-programme. Aussi la surprise fut-elle profonde quand, vers la fin de Juin, éclata tout à coup l'étrange nouvelle : un décret fermait subitement l'école libre de Beuzec-Cap-Sizun.

L'école avait été ouverte après la promulgation de la loi : c'était le prétexte que l'on invoquait à cette exécution arbitraire. Bien que l'on eût à se prévaloir ici d'une existence presque cinquante-naire, on ne put se défendre aussitôt d'une certaine appréhension. Elle ne devait être que trop justifiée par le langage que tenait quelques jours après M. Combes, en réponse aux critiques si éloquentes de MM. Aynard, Ribot et Cochin. Et il apparut dès lors clairement à tous que ce n'était là qu'une première exécution.

En effet, nous n'étions qu'au 16 Juillet, et les journaux publiaient la circulaire par laquelle 2,500 écoles se trouvaient mises en demeure de fermer leurs classes dans la huitaine. Toutes les maisons que M. Waldeck-Rousseau avait déclarées à l'abri de la loi étaient atteintes. Pont-Croix était du nom-

bre. Confiants en la parole donnée, propriétaire et religieuses s'étaient dispensés de toute demande d'autorisation. Ils expiaient cette confiance par la fermeture de leur établissement, et c'était une simple circulaire, illégale à tous les points de vue, qui annonçait à tous la fin prochaine de leur œuvre de dévouement et de charité.

Ce fut de la stupeur, et la colère que soulève la constatation d'une trahison, la découverte d'une duperie méchante dont on a été la victime.

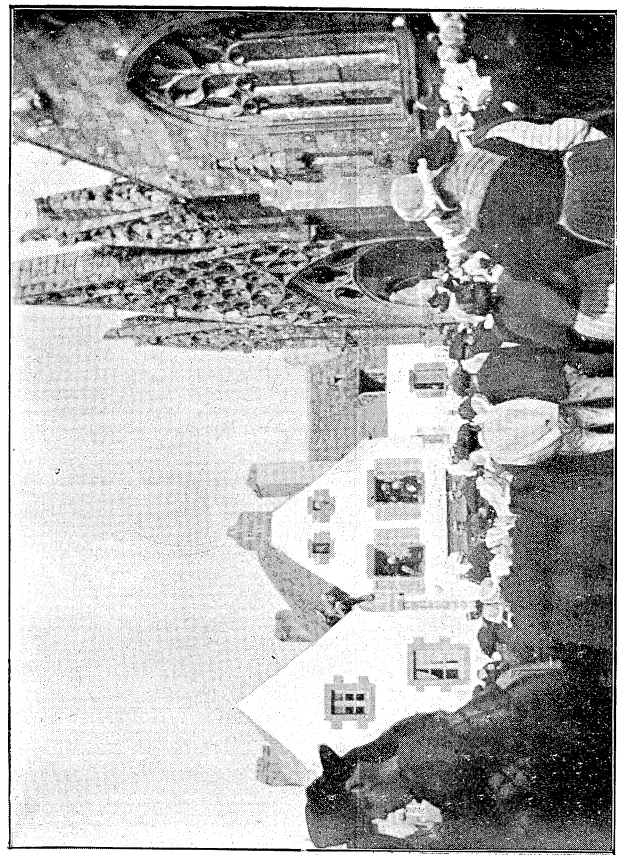
Partout la nouvelle est vite connue. Elle jette bientôt chez tous une consternation qui ne cherche pas encore d'expression. On sent en silence, on songe aux victimes, des souvenirs d'un dévouement inaltérable, qui pour la plupart remontent jusqu'à l'enfance, hantent les mémoires. On accourt à la maison où l'on a ses filles, où l'on a passé soi-même des années heureuses dont les moindres incidents revivent maintenant.

Sur tout cela un voile de désolation immense est jeté. Dans ces claires journées de Juillet, les cours, les bâtiments emplis de soleil, semblent une maison mortuaire. Des enfants se lamentent et s'isolent, se sentant près de perdre leurs mères.

C'est un défilé ininterrompu de visiteurs en vêtements de deuil qui viennent silencieusement comme pour une prière devant un cercueil. Ils cherchent à leur douleur une expression qui pût être un baume, un espoir pour les Religieuses, et ils ne trouvent rien, sinon des larmes. Il en vient de partout, des paroisses environnantes, car de tous les bourgs, de tous les villages, des mères de famille ont passé là. C'est maintenant le rendez-vous de toutes les reconnaissances et de toutes les fidélités.

Il est cinq heures du soir quand je m'y rends aussi avec un ami. Comme tous ceux que nous rencontrons les yeux rougis, nous avons en vain cherché que dire, nous n'avons rien trouvé.

A l'entrée, la domestique, la figure défaite, va nous annoncer. Il y a du monde au parloir où reçoit la Supérieure, du monde également dans l'appartement étroit qui sert de salle à manger aux Religieuses. Une dame en sort : elle a pleuré. Un frisson me secoue qui pousse une larme sous ma paupière. Je la refoule, car nous nous sommes



L'église dresse tout près ses portails de dentelle... (p. 35).

promis d'être forts et de nous présenter avec un sourire.

Nous entrons. Il y a là deux Sœurs, petites toutes deux, blanches autant de figure que d'habit. L'une est toute jeune avec de grands yeux noirs, où semble avoir passé un peu d'épouvante tant est dilatée sa prunelle. Elle éclate en sanglots à notre vue.

Il y a de la résignation dans les traits de l'autre, un peu plus âgée, mais une résignation faite d'accablement et de satiété dans la souffrance. Notre attitude est faite pour être comprise de celle-là. Ce sourire indécis qu'esquissaient nos lèvres, tandis que d'un effort douloureux nous contenions notre émotion, lui proposait discrètement un moment d'oubli. Et il était vrai qu'elle en avait trop vus, de ces visages qui ressemblaient au sien, voilés de tristesse, de ces yeux qui ne disaient que pitié, et qui à force d'humecter les siens avaient fini par les tarir. Elle en avait assez de la banale uniformité des condoléances toujours identiques, toujours finies sur des espoirs impossibles.

Elle souriait aussi maintenant comprenant nos intentions, et doucement elle disait à sa compagne :

« Allons, Sœur M..., vous avez bien assez pleuré comme cela ! » Et je revois Sœur M..., ayant séché ses grandes paupières, levant sur nous son regard désolé, vide, essayant aussi par un pli de ses lèvres exsangues de faire croire à une petite accalmie, et puis cet effort pour simuler une paix absente se résolvant en un nouveau déluge de pleurs.

Comment pûmes-nous résister à la suggestion de ces larmes, et poursuivre sur un ton plutôt badin et plaisant une conversation qui eût paru à d'autres interlocuteurs, moins sûrs de nos intentions, une scandaleuse insulte à leur douleur ?

Je ne sais, mais je me souviens que dans le mélange tumultueux de sensations que cette explosion de souffrance excita en moi, je me sentis un moment déconcerté, prêt à céder à l'émotion qui m'étouffait.

L'expression de détente qui se répandait de plus en plus dans les traits et dans toute l'attitude de l'aînée des deux Religieuses fut ce qui raffermir en moi le calme que nous nous étions promis de garder. Elle grondait maintenant affectueusement sa compagne, ayant l'air d'une grande sœur compatissante, et chacune de ses gronderies frôlait comme

d'une caresse l'âme endolorie de la jeune Sœur, et bientôt reparut le visage humide et chaud de larmes, éclairé cette fois d'un vrai sourire. Il fut dès lors facile de prolonger de quelques minutes cet oubli d'une situation navrante.

Ce calme persista-t-il quand nous les eûmes laissées sur un mot de consolation que la foi nous inspira ? Je ne le crois pas. Peut-être même quand, restées seules, la réalité les ressaisit affreuse et brutale, notre visite eut-elle pour résultat d'en rendre le choc plus meurtrier. Il en fut du moins ainsi de nous.

L'oubli d'une grande souffrance n'est jamais que passager. Et il arrive que, comprimées un instant par l'effort, ces violentes tempêtes intérieures prennent, dès la première défection de la volonté, des revanches implacables. J'avais à peine fermé la porte de ma chambre que, la solitude se peuplant d'images éplorées, un sanglot souleva ma poitrine.

C'était cette douleur spéciale de l'âme qui assiste impuissant à l'écrasement du faible par une vo-

lonté consciente de sa force, d'autant plus cuisante qu'elle s'exaspère de voir le bourreau s'affubler, pour satisfaire ses haines, du masque de la Justice et de la Loi.

Il y a dans cet état d'âme qui était en ce moment celui de tout Pont-Croix, quelque chose de plus que la commisération résignée qui nous gagne au spectacle d'un accident dû à une chose inerte et aveugle. Il y a une révolte de toutes les affections blessées, une colère sourde qui gronde jusque dans les muscles, un besoin intense de se dégager de toute responsabilité dans le malheur des victimes.

Il suffit qu'une occasion de se traduire soit donnée à ces colères, qu'un aliment soit fourni à ce besoin, pour qu'aussitôt la communion latente des sentiments se manifeste en d'unanimes protestations.

II

A ce point de vue, nulle part peut-être ne se sera révélé à cette occasion un plus riche fonds d'honnêteté qu'à Pont-Croix.

Nous ne sommes qu'au dimanche, deux jours seulement après la circulaire, et déjà une adresse émue de leurs anciennes élèves apporte aux Sœurs un nouvel écho des indignations qui montent.

Presque aussitôt, c'est une pétition au préfet que signe, à trois ou quatre exceptions près, l'unanimité des pères de famille de la ville. Devant une telle infortune et une telle iniquité les divergences d'opinions se sont spontanément effacées.

Cette démarche n'est pas sans éveiller quelques espoirs. La première impression un peu atténuée, voici qu'on croit moins irrémédiable le malheur dont on a, pour ainsi dire, palpé l'imminence. C'est si inattendu, c'est si odieux, maintenant que l'on y songe plus à froid, que volontiers on croit cela impossible. Non, il n'y a point de haine si impitoyable que ne toucherait cette évidence de l'injustice et qui ne reculerait devant cette unanimité de la protestation.

Ces illusions sont si naturellement inspirées par un cœur sincère et bon, que les Sœurs elles-mêmes ne demandent qu'à se laisser convaincre. Inutiles espoirs qui tombent bien vite sous les avertissements pessimistes à outrance que des hommes politiques confient aux journaux. Il n'y a plus à en douter. Pétitions ou protestations n'empêcheront rien : les jours de l'enseignement libre sont comptés et l'ère des persécutions est décidément ouverte.

Tout de suite la question est posée, la même dans les conseils des Supérieurs, dans les journaux et dans les établissements visés : Faut-il se retirer, ou devons-nous résister ? Le peuple, lui, ne dissimule pas ses préférences : il est avec ceux qui

engagent à la résistance. Ce qui l'incline à cette solution, ce n'est pas la claire vue de la flagrante illégalité de la mesure, ce n'est pas une arrière-pensée d'agitation politique. Les soucis de procédure ne sont pas les siens et les intrigues électorales ne le guident pas. Ce qu'il a vu, c'est que des femmes admirables et qu'il aime vont être jetées à la rue, au mépris de tous les services rendus et pour des prétextes qu'il ne comprend pas, et cela seul justifie à ses yeux l'attitude que l'on suggère.

C'est aussi le parti auquel se rangeraient plus volontiers le propriétaire et les Sœurs. Mais il y a les Supérieurs. Que désirent-ils ? Quel est leur plan ? Malgré des demandes réitérées, aucune instruction n'arrive. Déjà le jeudi, deux jours avant le terme fixé pour l'abandon volontaire des établissements, et la Maison-Mère est toujours muette. L'attente devient mortelle. A chercher une explication à ce silence, à combiner des projets dont on ignore s'ils seront agréés ou condamnés par la Supérieure générale, la volonté s'énervé, l'esprit se consume dans le travail des conjectures. Les longues insomnies achèvent d'épuiser l'organisme. Parfois, quand la fatigue l'emporte, les crises de

larmes reprennent navrantes comme au premier jour.

Par une voie indirecte, enfin une indication arrive qui tranche les doutes dans le sens souhaité. Un rayon de joie se répand dans la communauté. Le lendemain ces bruits sont confirmés. Des instructions venues de Saint-Brieuc précisent nettement les conditions de la résistance. On devra laisser briser les portes si tel est l'avis du propriétaire. C'est aussi la ligne de conduite que suivront les Sœurs de Kermaria.

Maintenant un peu d'exaltation succède à l'abattement des derniers jours. Les cerveaux épuisés s'enfièvent. On s'exagère l'efficacité de cette résistance, on la croit invincible à cause même de son unanimité. C'est aussi ce que le peuple croit et ce qu'il dit. Et il se propose bien que ce triomphe du droit ne se passera pas de sa contribution.

Affreuse déception quand, le samedi matin, on apprend qu'un contre-ordre subit rappelait à la Maison-Mère de Kermaria les Sœurs de Plouhinec et de Mahalon.

A neuf heures du matin, le train emportait les premières. Ce départ était tellement imprévu que quelques personnes seulement de Pont-Croix purent se joindre à l'escorte qui, de Plouhinec, était descendue entassée pêle-mêle dans une vingtaine de chars-à-bancs. C'étaient des amis prévenus en pleine nuit, venus à la hâte des villages les plus éloignés, des enfants dont quelques-unes, surprises par la précipitation du départ, avaient préféré accourir sans chaussures plutôt que de laisser partir ainsi leurs maîtresses sans un dernier témoignage d'affection.

Nos Sœurs tiennent, elles aussi, à se porter au-devant des prosrites. C'est leur dernière sortie. Désormais, le délai expiré, elles s'enfermeront chez elles, dans l'attente des événements. Aujourd'hui encore elles sont libres. Et pour que le départ de leurs Sœurs ne puisse pas être considéré comme une désertion du champ de bataille, elles veulent être près d'elles pour les consoler, pour se faire pardonner leur bonheur d'être laissées au poste sous l'orage.

Comme elle dut être douce et réconfortante aux prosrites cette accolade suprême devant la foule

émue ! Elles que j'avais vues toutes rayonnantes d'une joie presque enfantine, hier encore, à la pensée qu'elles allaient, toutes ensemble, défier les violences sectaires, elles pleuraient maintenant à chaudes larmes, brisées tout entières par ce rappel, comme avaient été brisés les espoirs qu'elles avaient caressés. Ah ! bien qu'elles fussent les humbles et dociles Religieuses que l'on connaît, cette heure dut apporter avec elle une effroyable tentation de déplorer les ordres qui saccageaient ainsi leur pauvre âme ! Et elles étaient venues pour la leur éviter, les blanches apparitions, dont elles eussent peut-être été jalouses, ainsi que vient l'ange de consolation aux heures de détresse et de tentation. Et c'était sur elles que les premières victimes appuyaient leur défaillance, s'étant trouvé des aspirations et des angoisses identiques, malgré la diversité des costumes, des règles et des situations.

Tandis qu'elles revenaient, les Sœurs blanches, ayant vu s'éloigner les exilées, elles durent sentir combien peu leur sort était différent. Pour elles aussi c'était la retraite définitive avant la dispersion prochaine. Et elles regardaient disparaître les choses, à mesure qu'elles s'approchaient lentement de

leur prison, du même œil triste et mélancolique dont celles qui portaient caressaient peut-être, en ce même moment, par-dessus la vallée du Goyen, les hauteurs fuyantes de Plouhinec, avec le point blanc de leur maison abandonnée, tout petit, si petit que le souvenir seul le marquait encore là-bas dans la direction de leur regard...

Nouvel exode, le lundi suivant. Dès huit heures du matin, défilent en pleine ville les trente voitures qui font aux Sœurs de Mahalon un cortège véritablement imposant. Cette fois l'on est prévenu et l'on accourt. Bientôt le quai de la petite gare se trouve insuffisant. Le flot humain déborde de tous côtés et gagne jusqu'aux talus avoisinants. Il y a là un millier de personnes si recueillies dans leur douleur, si silencieuses, que s'entendent distinctement les pleurs des enfants accrochés à la robe des Religieuses. Et quand ce fut le moment des derniers adieux et des derniers embrassements, et que les voix des hommes s'élevèrent pour une acclamation vibrante : « Vivent les Sœurs ! vive la liberté ! »

il y eut bien des gorges qui se serrèrent impuissantes et n'eurent de souffle que pour des sanglots.

Maintenant le défilé s'écoule et, comme si un mot d'ordre avait été donné, c'est vers le couvent qu'il se dirige. Car, les autres parties, toutes les sympathies faisaient faisceau et allaient désormais à celles qui restaient. C'était autour d'elles qu'on allait se serrer.

La cour intérieure de l'établissement est vite pleine. Les Sœurs, un peu surprises et effrayées, se demandent un instant si c'est l'heure des exécutions. Mais non, il n'y a là que des visages d'amis. Cela ressemble plutôt à un corps de volontaires qui viendraient s'enrôler pour la défense de la place, et ces cris qui éclatent résonnent comme une prestation de serment de loyalisme et de fidélité. Tacitement l'engagement est accepté, et c'est là même que la convocation est lancée pour la réunion du lendemain. Ce sera la grande journée de protestation de Pont-Croix.

III

C'est le mardi soir. Un orateur, M. Delaporte, du barreau de Quimper, va descendre du train, appelé pour une conférence. Déjà du monde stationne à la gare et près de l'hôtel où se tiendra la réunion.

Ceux qui avaient organisé cette manifestation ne se doutaient certainement pas à quel point elle répondait au besoin inexprimé des âmes. Ils espéraient un succès que leur garantissait la sympathique et chaude parole de l'orateur dont ils s'étaient assuré le concours. Mais c'était un triomphe, une inoubliable explosion d'enthousiasme et de virile colère qui allaient se produire à cette occasion.

Dès sept heures, un drapeau tricolore, escorté d'un groupe de jeunes gens, parcourt la ville sur les pas de deux tambours qui battent le rassemblement. Pareille convocation avec ce fracas et cet apparat ne s'est pas encore entendue. Ce bruit rythmé, ces couleurs flottantes causent une première surprise. Mais les esprits sont déjà tellement montés par les événements des derniers jours, que le nouveau diapason est vite atteint. Hommes et femmes s'empressent, mangent à la hâte et sortent. Il en est qui suivent les meneurs jusqu'à la gare. A l'arrivée du train, une ovation est faite à l'orateur. On descend jusqu'à l'hôtel, chantant déjà la *Marseillaise*.

Tout Pont-Croix presque se trouve là. Les communes environnantes, prévenues la veille, ont à peu près toutes envoyé des représentants. Plusieurs sont venus de Clédén, distant de cinq lieues. Tout ce monde est massé dans la cour, face à la salle trop petite. Au haut d'un escalier, M. Delaporte apparaît entouré des membres d'un bureau élu par acclamation. Près d'eux, dominant la foule, on a imaginé d'accoler le drapeau à une gouttière. Les deux tambours se tiennent en bas des marches,

baguettes en mains, prêts à annoncer par un roulement l'ouverture de la réunion.

Les tambours battent ; l'orateur est debout. Mais il n'a pas encore esquissé son premier geste que déjà la foule parle : « Vivent les Sœurs ! Vive la liberté ! » crie-t-elle à pleine voix.

C'est qu'elle n'est pas venue pour subir une thèse quelconque, pour s'abandonner à la suggestion d'une parole et d'idées qui lui soient, pour ainsi dire, imposées. Il n'y a pas chez elle d'état d'âme à créer ni de sentiments à faire naître. Elle est venue entendre dire pourquoi elle souffre depuis des jours, pour qu'on lui traduise en paroles vibrantes les colères qui la secouent, les indignations dont elle frémit, et elle le dit : « Vivent les Sœurs ! Vive la liberté ! »

Il tient tout un monde de sensations vécues vivement, mais confuses et emmêlées, dans ces quelques mots qu'elle jette comme un thème de discours. Elle veut qu'on les lui analyse, qu'on les lui détaille et qu'elle s'assure si les remous qu'elle sent en elle viennent bien de la trop légitime révolte de tout ce qu'il y a en son âme de plus sacré : sa foi et son amour du droit.

Dès les premiers mots, son attitude montre que l'orateur a compris. A peine a-t-il flétri les attentats qui se préparent, que déjà les applaudissements se déchaînent et que les acclamations retentissent. Il n'est pas besoin de longues envolées ni de savantes combinaisons de phrases. Un mot énergique, une image vive, et la même indignation vengeresse emporte les mains, agite les chapeaux, enfle les voix. Une âme unique palpite derrière toutes ces poitrines gonflées des mêmes aspirations.

Parfois, quand la pensée de l'orateur s'élève et plane un peu dans des généralités abstraites, une interruption part comme un trait, qui en dégage l'idée précise et concrète, assurée de réveiller toujours les mêmes échos. Il en est dont la piquante hardiesse marque mieux que tout autre chose le diapason où l'enthousiasme est monté. M. Delaporte lit et commente la protestation désormais célèbre de M. Jules Roche. A un passage de sa lettre, le député de l'Ardèche cite un texte du Code qui punit de la peine du bannissement le ministre qui aurait ordonné illégalement des violations de domicile. « Nous le bannirons ! » s'écrie une voix. Et la foule répète : « Nous le bannirons ! » avec la

même conviction que si la menace allait être exécutée sur l'heure. Il n'est pas jusqu'aux tambours dont ce souffle d'indignation n'emporte les baguettes. A chaque phrase de l'orateur leurs roulements éclatent et soulèvent la même tempête.

C'est une douce joie pour ceux que cette griserie n'a pas atteints de constater comme à ce dialogue s'excitent mutuellement l'auditoire et l'orateur. Pour l'auditoire il est évident qu'il y a une jouissance à se décharger ainsi des indignations et des colères muettes condensées à refus depuis quelques jours. Il se glisse en lui une satisfaction non dissimulée, comme si ces protestations véhémentes, ces applaudissements et ces cris étaient une revanche réelle du droit méconnu, et le châtiment immédiat des proscripteurs.

L'orateur, lui, s'en rend compte et il ne manque pas l'occasion d'en tirer profit pour des effets plus durables. Au nombre des responsabilités, il n'oublie pas de signaler celle des électeurs. Et il en est plusieurs qui, les larmes aux yeux, font entendre tout haut leur aveu : « Oui, moi j'ai mal voté ! » Cela les soulage de réparer ainsi leur faute, et on sent bien, au sortir de la séance, après le vote unanime

d'un ordre du jour sévère, à l'expansion qui se manifeste dans les groupes, à la détente qui se lit sur les traits, que tout ce monde est content de soi, comme après une injustice dont on viendrait d'obtenir réparation.

Mais tout n'est pas dit. La manifestation de cette inoubliable soirée n'en est encore qu'à son début.

Drapeau en tête et tambours battants, un cortège se forme. Il s'écoule bruyamment par le boulevard pour déboucher, après un long détour, sur la place de l'église, en face de l'établissement des Sœurs. Quand tout le monde est là, ayant inondé la vaste place, et que les acclamations réitérées ont fait apparaître aux fenêtres les silhouettes blanches des Religieuses, M. Delaporte prend de nouveau la parole.

Il dit le rôle admirable des Sœurs, il affirme sa foi profonde au triomphe définitif de la justice, et salue en une apostrophe émue les victimes que la loi ne protège plus.

La foule répond de sa voix puissante. Pendant

longtemps, les cris s'élèvent assourdissants dans le silence du soir. Mais le drapeau s'agite : il faut se taire, car la Supérieure va parler.

Et, en effet, de la fenêtre où elle se penche un peu au dehors, tombe une voix que l'on sent affaiblie par l'émotion, mais une voix qui ne tremble pas. Elle rappelle son labeur de quarante années dans cette maison où elle a dépensé sa vie à former pour Pont-Croix de bonnes mères de famille et de vaillantes chrétiennes. Elle traduit en une magnifique improvisation son regret d'avoir à interrompre son dévouement, et son mot de la fin soulève un redoublement d'acclamations : « Celui qu'on attaque en réalité, dit-elle, et son geste montre l'église, ce n'est pas nous : c'est Dieu. Vive Dieu ! »

L'allocution a duré cinq minutes dans un silence qu'on eût dit inspiré par la piété. Beaucoup de têtes sont découvertes, à l'enthousiasme de tout à l'heure a succédé un recueillement de méditation comme sur le parvis d'une église. Et c'est presque cela en effet. Car l'église dresse tout près ses portails de dentelles et son incomparable flèche encore rayonnante des derniers feux d'un soleil presque éteint.

Quand la Sœur a parlé, une longue ovation lui est faite. Elle dure encore quand drapeau et tambours provoquent un nouveau cortège. On a vite compris pourquoi, car d'un groupe à l'autre on se répète joyeusement : « A Lanviscar maintenant, chez le Maire ! »

Il faut avant de se disperser faire entendre, aux dissidents qui ont refusé leur signature à la pétition des pères de famille, la voix de la réprobation générale. La foule a de ces petites malices dans ses triomphes. Elle croirait sa revanche incomplète, si elle s'en remettait à la narration publique pour apprendre au Maire l'importance de la protestation de ce soir.

En route donc pour Lanviscar. Quelques groupes seulement se détachent et rentrent, reculant peut-être devant la distance et l'heure tardive, peut-être aussi trouvant moins d'intérêt à ces démonstrations d'un particularisme un peu accentué. Mais la très grande majorité des manifestants s'ébranle d'une allure presque militaire indiquée par les tambours.

Deux gendarmes précèdent qui vont en toute

hâte prévenir le magistrat municipal. Ce n'est pas qu'il y ait à craindre une surprise. Car assurément ces cris, ce chant de la *Marseillaise*, ces roulements des tambours, s'enlevant en notes éclatantes sur le brouhaha qui emplit le vallon jusqu'à Lanviscar, ont déjà signalé notre arrivée. Tout cela n'a rien d'équivoque, ni rien de bien agressif non plus.

Le calme du soir, la tiédeur de l'air, le vague des tableaux noyés de crépuscule, font de cette manière d'expédition une promenade des plus attrayantes. La route s'en va presque droite pendant un kilomètre et demi, bordée de talus embroussaillés d'aubépines et d'ajoncs en fleurs. Par places, les talus s'abaissent presque au niveau de la route et découvrent en contre-bas la magnifique vallée où le Goyen se soupçonne encore à travers un léger voile de vapeurs, à une ligne sinueuse qui se tord dans le jaune fauve des longues prairies fauchées ras. Il flotte dans ce vallon une langueur parfumée de choses finissantes dont le dernier frisson de vie est près de s'éteindre dans le sommeil. Elle s'insinue doucement dans les âmes qu'elle glisse dans une rêverie infiniment apaisante. Et voilà que les groupes s'attardent, s'espacent et ils oublieraient

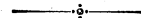
le but de leur excursion s'ils n'entendaient résonner toujours, très doux et très estompés à cause de la distance, les roulements des tambours, et les chants des premiers rangs des manifestants.

Tout à coup l'enchantement est rompu. En tête de la colonne arrivée sous Lanviscar, un tumulte s'élève, les premiers groupes se heurtent et reculent. On entend des éclats de voix inintelligibles et des cris qui reprennent comme il y a une heure.

C'est le Maire qui a fait son apparition, l'écharpe aux reins, à l'entrée d'un sentier béant sur la route. Cette arrivée inattendue de plusieurs centaines de manifestants, la présence de deux gendarmes lui ont inspiré quelque inquiétude. Des gestes trop vifs, quelques menaces échappées à son irritation ont failli tout gâter. Mais la méprise est vite reconnue. S'il y a une malicieuse intention à cette visite tardive, il n'y entre certainement pas de malveillante hostilité. Aussi le Maire accepte-t-il de bonne grâce de transmettre au Préfet le texte du vœu adopté ce soir et qui réclame énergiquement le maintien des Sœurs. Il se retrouve même tout-à-fait magistrat, pour exprimer, en guise d'adieu, le souhait que la soirée se passera sans incident.

Et la foule reprend le chemin du retour. Mais elle n'est encore qu'à demi satisfaite : elle est décidément impitoyable, ce soir, cette paisible population de Pont-Croix, elle n'oubliera avant de se disperser aucun de ceux qui ont refusé de signer la malencontreuse pétition. Et il est dix heures quand enfin tout bruit s'est éteint et que la nuit peut régner en maîtresse dans les rues désertes.

Tristesses d'attente.



IV

Avec l'aube du lendemain c'est une nouvelle période qui s'ouvre. Assouvi pour quelque temps, le besoin de se répandre en protestations bruyantes. Désormais c'est l'attente anxieuse, d'une énergente monotonie coupée seulement d'alertes vaines et décevantes.

La première alerte est pour aujourd'hui même. Le bruit a couru hier que les Commissaires surviendraient dès le jour. La foule tient à n'être pas devancée. Dès trois heures, un piétinement réveille les rues. Les premiers défenseurs prennent position. La place a bientôt retrouvé tous les manifestants d'hier soir. Le même cadre les embrasse avec le même éclaircissement discret d'un soleil au ras de

l'horizon. Ce sont les mêmes hommes, mais à peine sont-ils reconnaissables. Les traits sont durs, le regard est sombre, invinciblement fixé sur l'une des issues qui peuvent d'un moment à l'autre livrer passage aux policiers. L'attitude indique de la volonté, mais elle trahit aussi de l'inquiétude et de l'irrésolution.

Une barrière de femmes s'est dressée devant la porte du couvent. Droites et serrées, adossées aux murs, elles sont une vivante leçon de courage et de décision pour les hommes. Le soleil qui les frappe en plein visage fait ressortir la pâleur et la contraction que l'émotion met dans leurs traits. Ces femmes sont prêtes à tout.

Mais rien ne vient. Déjà six heures : c'est évidemment une déception. Les premiers qui s'en vont, lentement, à regret, donnent le signal de la dispersion. La crainte vague qu'ils emportent à l'atelier, aux champs, de s'être trop tôt retirés rend leur démarche hésitante. Elle en retient plusieurs sur les rues, à proximité ; on les pousse sur la route de Douarnenez, à la rencontre du Commissaire.

L'heure est d'ailleurs propice pour une excursion sentimentale. C'est le pendant de celle d'hier

soir. La nuit a précipité les vapeurs de la veille en une pluie fine dont la route est encore un peu détrempée. Toutes les branches des arbres, toutes les pointes des buissons, toutes les extrémités des herbes en ont arrêté au passage quelques gouttelettes. Elles y restent accrochées, semblables à d'innombrables perles diaphanes où se blottit petitement l'image du soleil. L'air en a gardé une fraîcheur pénétrante et des transparences infinies. La vallée du Goyen s'étale toute entière entre les hauteurs de Mahalon et de Meilars, accusant jusque dans les arrière-plans de Gourlizon une étonnante profusion de détails.

Mais la matinée a beau être radieuse, elle a beau nous pénétrer d'une vive sensation de bien-être, elle ne parvient pas à enlever l'âme aux préoccupations qui la sollicitent irrésistiblement. Le regard qui voudrait s'abandonner à la féerie du spectacle se trouve incessamment ramené vers le tournant où la route, plus loin que Lanviscar, se heurte aux broussailles des talus. L'oreille ne goûte qu'imparfaitement les harmonies dont l'atmosphère est pleine, attentive exclusivement aux notes qui, dans ce concert de la vie qui monte, pourraient rappeler un roulement de voiture.

Par instants, on s'arrête pour écouter. Mais rien. Et puis on revient, et la même inquiétude qui a ralenti notre marche nous presse maintenant pour le retour. Si, en effet, les policiers étaient arrivés par une autre voie....

Une petite remarque ajoute à la vraisemblance de l'hypothèse. En un endroit que nous avons dépassé, la route se bifurque. Si pendant que nous nous écartions par l'une des deux directions, le Commissaire avait pris l'autre, plus courte et qui conduit également à la ville, si en ce moment même l'exécution battait son plein.... Et nous marchions rapidement par le chemin qui descend jusqu'à côtoyer la rivière et qui d'un brusque élan se relève, laissant l'eau bruire tout en bas, le long d'un bief, derrière un rideau presque impénétrable de chênes et d'ormes.

Quand on est ainsi sous la crainte d'une surprise dont l'effet peut être irréparable, le moindre indice devient une preuve et transforme le soupçon en certitude. Le détail le plus insignifiant devient alors matière aux sens suraiguïsés à observation souvent puérile. Nous allions, les yeux baissés, cherchant à reconnaître parmi les empreintes que la surface

humide du sol avait gardées du passage des voitures, celles qui seraient plus fraîches et dont la largeur et la distance pourraient convenir à des roues de carrosse ou des pneumatiques d'automobile. Pour l'oreille tendue vers la ville le moindre bruit insolite et non aussitôt reconnu prenait des résonnances étranges, où l'imagination inquiète croyait discerner des échos mourants de clameurs humaines. Et c'était seulement le sourd grondement de l'eau se précipitant en une nappe blanche, presque à nos pieds, par-dessus un barrage, ou bien le roulement heurté d'une charrette dans un sentier dérobé.

A mesure que nous approchons, ces illusions tombent. Les rues ont leur aspect normal. Rien n'a dû se passer. Nous pourrions rentrer. Cependant, malgré l'évidence qui se dégage de la reprise générale des occupations quotidiennes, je ne sais quelle dernière crainte d'être arrivés trop tard résiste encore et flotte autour de nos âmes. Elle nous entraîne tout droit vers le couvent.

La place est presque déserte. Seules les femmes qui défendaient la porte sont demeurées, héroïques dans leur patience. Ce sont des femmes du peuple,

de jeunes ouvrières qui mangent là leur morceau de pain du déjeuner, leur maigre soupe apportée dans un petit pot de fer blanc. L'une dissimule derrière sa robe un bâton qu'elle se promet bien d'utiliser. Près d'une autre, une fourche appuie au mur deux longues dents effilées.

Mais cela c'est l'exception. La défense ne veut d'autres armes que sa poitrine et l'expression de défi qu'elle porte au visage. Elle se laissera frapper, piétiner, et ce sera sa réponse aux exécutions des policiers.



La flèche s'enlevait d'un essor audacieux... (p. 58).

A droite, « la petite Victor » (p. 157).

V

Les jours passent sans incident. On parle d'un sursis d'une huitaine accordé aux communautés que la première menace n'a pas dispersées : le temps de substituer à la circulaire un décret et de voiler la flagrante illégalité des prétentions jacobines sous la régularité apparente de la procédure.

Il semble à plusieurs que le péril recule et que les proscriptionnaires se sentent pris d'une certaine crainte. Ils en conçoivent de nouveau quelque espoir. Et ils ne se rendent pas compte que ce qui les fait si accueillants à ces illusions, c'est un état de lassitude profonde qui les a guettés à la détente des nerfs trop longuement ébranlés, c'est la nostalgie des heures d'autrefois écoulées dans la paix du

travail gai et insouciant, dans la vivifiante fatigue des muscles, productrice de joie et de santé.

Grâce à cela un peu de calme se répand dans les ateliers et les boutiques. Les choses reprennent peu à peu leur physionomie accoutumée. Mais il s'ensuit une paralysie momentanée des dévouements et un engourdissement partiel des vigilances. Et il naît dans l'âme un malaise nouveau, inavoué, fait d'un peu d'égoïsme, quand une alerte, un article de journal, jette brusquement dans cette demi-sécurité la claire-vue des injustices décrétées.

Il y en a que cette égoïste nostalgie du bien-être n'a pas vaincus : Jeunes hommes, ouvriers et bourgeois, que les occupations quotidiennes n'ont reconquis qu'à moitié. On les retrouve à chaque train à l'affût des Commissaires, scrutant, avant l'arrêt, l'intérieur des wagons, inquiets des déplacements de la gendarmerie, du garde-champêtre et du maire. Deux d'entre eux tiennent prêts pour le rassemblement général les tambours qui eurent, eux aussi, l'autre soir, leur heure d'enthousiasme. Plu-

sieurs jeunes gens couchent, toutes les nuits, dans la communauté sur des lits de camp improvisés, prêts à toutes les surprises des exécutions matinales.

Mais de tout cela il ne sort aucun plan de bataille. Il y aura, sans conteste, l'heure décisive venue, nombre de volontaires, mais des cadres et de tactique point : ce sera, on le craint, la même hésitation qu'au premier jour. Cela est un peu déconcertant. Et il se dégage une ironie provocante des rumeurs que recueille certain journal, et qui montrent Pont-Croix en proie à un travail de violente surexcitation autour de l'établissement des Sœurs, transformé en forteresse.

A vrai dire, avec sa grande porte définitivement close et qui ne s'ouvre plus que sur un mot d'ordre pour livrer passage à quelques habitués, toujours les mêmes, la maison a pris l'aspect d'une prison.

Les Sœurs ne sortent plus. Précipitamment elles ont dégarni leurs pièces et confié leurs meubles à quelques personnes amies. Depuis que leur dernier espoir s'est évanoui, et que la main de M. Lou-

bet a ratifié l'arrêt qui les immole à la haine du premier ministre, il semble que l'âme de la petite communauté s'est envolée.

Il n'y a plus là que six fantômes enveloppés de suaires blancs. Des tons de sépulcre ont envahi leurs visages amincis. La lueur de leurs yeux tombe comme une flamme sans aliment. L'usure des muscles a gagné la volonté. Elle en a fait quelque chose d'inerte et d'inconsistant qui flotte sans équilibre et sans point d'appui. Cette passivité écoute avec une égale indifférence les conjectures heureuses et les prévisions pessimistes. Elle traîne sa tristesse à travers la mélancolie qui s'exhale des objets aimés, les salles désertes, les cours aveuglantes de lumière, les allées et les parterres négligés du jardin.

J'ai plusieurs fois assisté à cette main-mise des choses sur l'être tout entier des Religieuses. Je l'ai vue produire chez elles des moments d'exquise distraction, animer d'un peu de joie leurs visages défaits, éclairer d'un peu de vie leurs prunelles éteintes. Et je me souviens combien pénible était le réveil quand l'hypnose cessait brusquement et que toutes choses autour d'elles ayant cessé de parler du passé se revêtaient de tristesse pour leur

dire la misère du présent. Il suffisait de si peu de chose pour que, par une sorte de magie méchante, tout prit autour d'elles des aspects désolés : le bruit de la sonnette qui, en annonçant un visiteur, faisait penser aux crocheteurs, un appel de la domestique qui faisait entendre la note des préoccupations vulgaires, une sensation trop vive qui éveillait en sursaut la conscience assoupie, aucune cause apparente, ainsi qu'il arrive après un sommeil prolongé et qui s'achève de lui-même. Alors c'était un soupir profond, une altération douloureuse de tous les traits, un brusque étranglement de la voix et une supplication de toute l'attitude pour demander :

« Croyez-vous que nous puissions revenir ? »

Elles traduisaient ainsi l'instinctif besoin de se raccrocher à tout cela qui était la vie et que la réalité faisait fuir précipitamment dans les lointains inaccessibles.

C'est la Supérieure surtout, dont l'âme, mêlée depuis quarante ans à celle de toutes ces choses, ressentait le plus douloureusement le déchirement de la séparation. Toute de tendresse et de bonté, elle

avait depuis qu'elle était là, maîtresse d'abord, puis supérieure, laissé tomber sur chaque objet, sur chaque brin d'herbe, un peu de sa vie avec ses soins. Ses parterres, ses meubles avaient fini par devenir à la longue une sorte d'extension d'elle-même. Elle se retrouvait comme extériorisée dans l'exquise propreté des intérieurs, dans le progrès de ses cultures, dans le brillant étalage de ses fleurs. Avec tout cela elle avait passé des heures de délicieuse intimité, d'autant plus appréciée que c'était en définitive avec elle-même, sans s'en rendre compte, qu'elle avait la sensation de vivre.

C'était ce charme qui allait se rompre. Elle sentait qu'elle allait en être diminuée, qu'elle ne s'en retirerait pas toute entière, et elle souffrait un peu aussi pour ce qui d'elle allait rester après. Cette séparation en prenait pour elle toute l'acuité d'un déchirement physique. Toutes ses énergies se concentraient en ces liens de quarante années pour résister à la rupture, malgré elle-même, malgré son grand esprit de sacrifice et sa foi profonde. Et il arrivait au visiteur de la trouver pour ainsi dire absente, entièrement absorbée dans la muette contemplation des autrefois vécus.

VI

Ce n'était pas qu'on ne s'employât, avec succès souvent, à les arracher, elle et ses compagnes, à l'obsession d'un passé inutilement regretté. Chaque matin, un petit cercle de dames se formait dans l'établissement. Bienfaitrices, amies de la première heure, anciennes élèves, elles étaient une douzaine qui venaient mettre en commun leur dévouement, leur affection, et qui partageaient libéralement l'inévitable ennui de ces longues journées d'Août, ou tressaillaient ensemble de l'émoi que jetait l'arrivée de chaque train.

Entre elles, elles avaient déjà réglé les détails de la nouvelle existence qui serait faite aux Religieuses après l'expulsion. Généreusement elles avaient

offert, sans compter, leur domicile, leur table, et leur délicate attention avait su leur ménager jusqu'aux facilités de vaquer encore à quelques occupations qui leur rappelleraient celles d'autrefois.

Elles s'étaient donc choisi leurs futures compagnes, ayant considéré les tempéraments, les goûts. Et déjà la perspective de cette commensalité prochaine faisait éclore entre elles et leurs élues des intimités et des prévenances de sœurs d'adoption.

Elles tenaient leurs réunions dans une chambre au premier étage de la vieille maison. Deux fenêtres s'ouvraient sur la place et permettaient une surveillance facile des abords de l'établissement. Par cet observatoire l'extérieur encore entré dans la communauté recluse. Il y jetait la distraction des mille petits riens apparents dont se tisse la vie d'une population. Le passage d'un ami, l'apparition d'un gendarme ou du Maire, les péripéties pittoresques d'un marché, les gestes d'un groupe en discussion, les divagations d'un ivrogne, autant de ressources qu'une exploitation habile et fine savait faire servir admirablement à la tromperie des heures trop longues. L'histoire locale s'enrichissait là chaque jour d'anecdotes inédites ou seulement agrémentées de

détails ignorés et rehaussées de couleurs nouvelles. Entre temps, agiles autant qu'adroits, les doigts faisaient courir le crochet dans les mailles d'une dentelle ou d'un filet.

Les Religieuses assistaient généralement à ces réunions. Doucement elles se laissaient gagner à l'insouciance reposante de ces entretiens sans consistance, elles se faisaient peu à peu à l'idée d'une existence nouvelle, avec ces mêmes compagnes. Le propriétaire de l'établissement venait régulièrement leur faire part de ses démarches et son optimisme aimable les aidait puissamment à envisager avec plus de confiance les perspectives que leur rendait si sombres la fascination du passé.

Dans l'appartement étendu en longueur, les chaises s'alignaient parallèlement sur deux files, à partir des fenêtres jusqu'à un banc où les Sœurs prenaient place ordinairement. La journée s'y passait presque entière. C'est là que l'on traitait, sans se lasser des redites, les questions les plus diverses, là que l'on travaillait, là aussi, depuis que l'on ne sortait plus, que l'on priait. Tous les jours, en effet, à certaines heures, les doigts laissaient tomber l'aiguille ou le crochet, et déroulaient pieusement les

dizaines de chapelet, le bruit désordonné des langues s'apaisait en un murmure mystérieux, et cela prenait l'air d'un noviciat où des femmes du monde venaient éprouver une vocation tardivement soupçonnée.

Il y avait des moments où l'appel du gai soleil dispersait cette communauté d'occasion. Le jardin recevait alors les plus avides d'air et de lumière.

Admirablement situé, découpé en larges plates-bandes qui descendaient en étages vers la rivière, il offrait un choix très varié de sites à la convenance de tous les états d'âme.

Vers le haut surgissait, dans l'intervalle de deux massifs d'ifs taillés en cône, une poussée de longues herbes exotiques qui retombaient en dôme d'un vert intense sur une bordure d'œillets. La maison d'habitation apparaissait derrière, d'aspect assez modeste, prolongée vers le Sud par la masse imposante des bâtiments scolaires. Par-dessus encore, à partir des galeries ajourées, la flèche s'enlevait d'un essor audacieux, prodigieux effort d'une imagination follement éprise d'harmonie et d'élégance. Dans un

coin, un superbe magnolia étendait en voûte contre les ardeurs du jour la masse impénétrable de son feuillage piqué de magnifiques houppes blanches. Au Sud, c'était l'horizon désert du plateau de Plouhinec dont l'œil suivait jusqu'aux hauteurs de Saint-Jean la crête aride fréquentée seulement de quelques maigres troupeaux. Plus bas et parallèlement, une longue échappée s'ouvrait sur la rivière qui s'en va un peu ondoyante vers l'Ouest jusqu'au coude de Pomprenn. Elle semble acculée là, et l'on dirait, à marée haute, un lac sombre enserré dans une gorge étroite et longue. Quand le soleil fuit par dessus le rideau d'arbres tendu vers le fond, il y épargille l'éblouissement de ses rayons brisés en paillettes d'or aux crêtes des petites rides des eaux. Plus tard encore, au crépuscule, ce semble un miroir immense, irrégulièrement encadré, où le ciel viendrait étaler la magnificence fuyante des couleurs dont le parent les feux du soleil couchant.

Depuis que les enfants avaient fui, dispersées par la bourrasque, les bruits du dehors ne pénétraient plus jusque là, sauf aux jours de Dimanche ou de marché, quand la foule s'agitait sur la vaste place, empressée aux offices, ou remuée de ses désirs

de gains et de ses espérances de fortune. En dehors de ces jours, c'était un silence pieux qui s'étendait partout, respectant la douleur des Religieuses, et que troublaient seulement les pépiements des moineaux et, par intervalles, la plainte aigre jetée dans le vallon en dessous par les mouettes blanches que l'on voyait occupées, tout le jour, à surveiller la surface des eaux, en quête de quelque proie.

C'est là qu'aimaient à se rendre les Sœurs, attirées par le besoin de la solitude, pour se livrer, à la dérobée, à l'hallucination des visions qui flottaient, aperçues d'elles seules, autour des choses aimées.

Je les y trouvai un jour que je rentrais d'une excursion photographique. Et je ne sais quel désir me vint, à les voir ainsi, de fixer leur image dans le cadre qui les tenait si étroitement et si amoureuxment captives.

Si hardie qu'eût pu paraître ma proposition en d'autres circonstances, elle ne pouvait à cette heure, qu'être gracieusement agréée.

Pour un moment donc, l'établissement se transforme en un vaste atelier de photographie. Au lieu d'un amateur, il y en eut bientôt deux, l'une de ces dames s'étant senti renaître des goûts artistiques qu'elle avait depuis quelque temps négligés. Et voilà le cortège blanc, enlevé à son épuisante mélancolie, d'explorer tous les coins du jardin à la recherche d'un motif qui fût le plus caractéristique de l'enclos, et qu'éclairât une lumière assez indiscreète pour percer le mystère des ombres condensées sur les visages par les rebords avancés des coiffes.

Ce fut la grande distraction du moment. Et les heures fuyaient, pendant que les plaques se recouvraient de portraits, de groupes de toutes sortes, ou fixaient les invraisemblances d'une feinte d'alerte.

VII

Un soir, vers quatre heures, il y eut une voix émue qui rappela tout ce monde au sentiment des réalités mauvaises.

« Venez donc, il y a de graves nouvelles ! »

La Religieuse qui avait jeté l'appel montrait un journal. De grosses lettres s'y détachaient en manchette. Elles annonçaient l'ouverture des exécutions en Bretagne. Vite le cercle se forme là-haut autour de la Sœur qui commence la lecture.

Quelle page ! Elle raconte la superbe résistance des populations d'Hénanbihen : le récit d'un témoin qui écrit encore avec ses nerfs et qui fait passer dans ses phrases, rapides comme des coups échan-

gés dans l'emportement de la bataille, le souffle d'héroïsme qui a soulevé l'âme de ces Bretons.

C'est étrange de nouveauté et de puissance, les sensations qui vous saisissent. Des charges de cavalerie trois fois repoussées, des hommes impassibles devant des sabres qui lancent des éclairs et qui s'abattent lourdement sur leurs bras, une demande de renforts devenue nécessaire, voilà le premier geste de la Bretagne debout. Des larmes d'admiration montent aux paupières. Les visages s'éclaircissent d'une expression de reconnaissante fierté. Et longtemps après que le récit s'est achevé, il y a toujours devant les yeux des images qui tiennent les regards fixés dans un lointain où l'on croit suivre encore les émouvantes péripéties du drame.

Puis voici Quimper, Kerfeunteun, Landerneau. Coup sur coup les nouvelles arrivent, et c'est toujours la même profusion d'épisodes héroïques par lesquelles hommes, mères de famille et jeunes filles de Bretagne étonnent et exaspèrent la fureur des persécuteurs.

Le retentissement de ces premières exécutions est immense. La secousse a été partout violemment ressentie. Ici elle a dissipé d'un coup la torpeur

qui était dans l'air depuis quelques jours. On a maintenant à nouveau conscience de l'imminence du danger. Ces résistances du désespoir ont fait saillir en un relief puissant, ainsi qu'au premier choc, l'odieuse injustice des décrets. Des horizons plus larges s'éclairent subitement. L'entrée en scène de la troupe, à l'appui de la gendarmerie, va donner à l'exécution des proportions inattendues. Il devient évident qu'une belle partie peut se jouer ici. Pont-Croix peut avoir sa page au livre d'or de la résistance. Mais des mesures de protection s'imposent. La surveillance des routes et des trains devient donc plus active avec le concours de quelques jeunes cyclistes. Des ouvriers consolident la grande porte d'entrée.

La garde intérieure s'agite et pousse activement à ces travaux. L'effervescence gagne les Sœurs, mais elle dissimule mal l'angoisse qui les a envahies. Tous ces bruits sonnent comme un premier glas de leur exode prochain. Différentes sont les images qui les hantent jusque dans leur sommeil et celles qui allument l'œil de leurs compagnes. A celles-ci des rêves de bataille, des espoirs de prouesses qui noient leur anxiété dans une exaltation enthousiaste.

A celles-là des visions de portes brisées, d'intérieurs violés par l'irruption des policiers, et déjà cet affreux contact de la main du Commissaire qu'elles sentent se poser sur la blancheur immaculée de leur habit.

Oh ! la pâleur qui efface leurs traits et confond presque leurs visages avec les rebords de leurs coiffes, quand elles songent que ce sera peut-être demain, peut-être ce soir, qu'elles auront cessé d'être chez elles, jetées à la rue comme des criminelles ! Jamais leur détresse ne leur avait paru si lamentable ni si atroce la méchanceté de leurs bourreaux.

Mais demain c'est Dimanche. Quand la foule se pressera à quelques pas d'elles seulement, sous les nefs pour les saints offices, elles n'y seront pas, les prisonnières. Car c'est encore un de leurs supplices, retenues qu'elles sont par la crainte d'une exécution au lever du jour, de ne pouvoir s'agenouiller, chaque matin, près du tabernacle pour des adorations muettes, pour de longues confidences de leur misère, pour de navrants appels de pitié et de consolation. Elles n'en peuvent plus de cette soif des fréquentations divines. Demain donc, à l'autel, pour elles seules, à une heure qui les pro-

tégera encore contre la fureur des lois persécutrices, un prêtre déroulera les cérémonies saintes de l'office divin.

VIII

Cinq heures du matin. L'aube éclaire d'une lumière grise les faîtes des maisons. Encore une journée radieuse qui s'annonce pour ce premier dimanche d'Août. L'Angelus vient de jeter sur la ville l'appel de la voix sainte des cloches. Mais il est trop tôt en cette matinée où boutiques et ateliers ne s'ouvrent pas, pour interrompre un repos bien mérité. Les fenêtres restent closes sur les rues et la place déserte.

L'église cependant a ouvert ses portes. Dans les nefs obscures quelques formes vagues glissent, montent vers le sanctuaire, silencieusement. Elles vont se perdre dans la masse confuse d'un groupe

qui forme cercle autour de l'autel du Très Saint-Sacrement. Devant l'autel, se dessine la ligne pâle des six Religieuses enveloppées de leur ample cape blanche. Les mains recouvrent les visages et protègent le secret des effusions intérieures. Des deux côtés, quelques personnes, la garde un peu renforcée, apparaissent à peine dans le jour timide qui commence à filtrer à travers les vitraux. Les trois cierges de l'autel éclairent d'une lumière tremblotante la mystérieuse beauté de ce cénacle.

Un silence saisissant que ne troublent aucun bruit de chaise, aucune rumeur venue du dehors, plane sur la petite assemblée. Seule s'entend la voix du prêtre qui récite les prières de la sainte liturgie. Parfois aussi une toux qui se retient, effrayée des sonorités qu'elle réveille dans les profondeurs des nefs. Mais une émotion intense vit dans les âmes : une tristesse infinie de se sentir ainsi isolé dans l'universel repos des hommes et des choses, une terreur de constater qu'on n'est point le jouet d'un cauchemar pénible qui aurait tout-à-coup fait revivre les temps des Catacombes, un besoin irrésistible d'implorer, de se réfugier sous une protection puissante, devant la menace d'un malheur prochain.

Oh ! l'ardente supplication quand l'Hostie s'élève au-dessus des fronts prosternés, les désirs enflammés quand le prêtre descend de l'autel et qu'il pose doucement l'aliment divin sur les lèvres pâles et frémissantes !

Et puis l'officiant se retourne. Pendant que le Maître est là enivrant les âmes de la joie de sa présence, il veut leur traduire la parole qu'il leur dit en son langage intérieur :

« Heureuses serez-vous, quand on vous persécutera à cause de moi. »

« Voici un spectacle étrange. A la première heure du jour, dans l'ombre, autour d'un autel, quelques femmes prient. Comme une secte marquée d'une flétrissure, elles cherchent la retraite pour recevoir un Dieu proscrit. Il y a dans leur recueillement la tristesse des choses aimées qui vont peut-être finir. Et cependant il n'entre pas de haine dans ces cœurs : seul y règne l'amour qui réchauffe, qui soutient.

« Oui, ce spectacle est étrange, mais étrange

seulement pour ceux qui ne sont pas les vrais disciples de Jésus.

« Vous l'avez bien entendu, mes Sœurs, le jour où vous avez prêté à ce Roi le serment de fidélité dont on vous fait maintenant un crime, vous l'avez entendu vous dire :

« Le monde vous haïra à cause de moi. Mais « heureuses serez-vous quand on vous maudira, « quand on vous persécutera. Alors réjouissez-vous, car grande sera votre récompense dans le « ciel ! »

« Est-ce que depuis, dans le silence de vos méditations vous n'avez pas vu venir tout ceci ? Est-ce qu'en lisant l'histoire de l'Eglise, vous n'avez pas pressenti ces événements ?

« Car tout ceci y est annoncé. L'histoire toujours se recommence, et dans celle de l'Eglise, le chapitre qui se répète le plus souvent n'est-il pas celui des persécutions ? Elles y apparaissent toujours semblables par la constance, la foi des victimes, toujours semblables aussi par l'aveuglement, la férocité des bourreaux. A peine quelquefois, ceux-ci mettent-ils plus de raffinement dans les supplices.

« Hier, ils lapidaient les premiers chrétiens sur les chemins de la Judée, et c'étaient les Juifs rebelles et les pharisiens hypocrites !

« Hier, ils les jetaient aux bêtes des amphithéâtres, ils les faisaient flamber pour d'horribles fêtes nocturnes, et c'étaient Domitien et Néron !

« Hier, ils les déportaient, les guillotinaient, et c'étaient Robespierre et les Directeurs !

« Hier encore, ils les fusillaient, les massacraient, et c'étaient les Communards !

« Aujourd'hui, leur crime est peut-être plus grand. Ils séparent les cœurs des mères de ceux de leurs enfants. Ils prétendent clore des lèvres qui sont faites pour parler, éteindre dans la prison des lois des ardeurs saintes allumées pour embraser, enchaîner des dévouements créés pour se dépenser.

« Et cependant, à cet instant même où l'étreinte de ces inévitables maux vous serre le cœur, la même voix s'élève douce et persuasive :

« Réjouissez-vous quand on vous persécutera à cause de Moi. »

« N'est-ce point un scandale ?

« Non, car c'est Notre-Seigneur qui vous dit cela. C'a été tout à l'heure dans vos âmes sa pre-

mière parole : « Je vous apporte la paix. Soyez
 « fortes, oubliez vos personnes que l'on frappe,
 « oubliez la misère des souffrances qui passent et
 « qui s'endorment. Derrière votre habit blanc,
 « c'est Moi que l'on cherche, Moi que l'on veut
 « atteindre. Par vous les petits enfants venaient à
 « Moi, et c'est Moi que l'on veut proscrire. Et
 « parce que l'on vous frappe pour m'atteindre,
 « réjouissez-vous. Car Moi je suis le Tout-Puissant
 « qui veille sur vous, qui recueille vos larmes et
 « qui les compte pour l'éternité. »

« C'est aussi ce que le Maître avait dit aux
 Apôtres, aux martyrs, aux persécutés de tous les
 âges.

« Vous rappelez-vous cette scène sublime que
 saint Luc nous raconte au cinquième chapitre du
 Livre des Actes, cette scène que vous semblez
 revivre aujourd'hui dans tous ses détails ?

« Ils avaient été dénoncés, les Apôtres, tôt après
 l'Ascension, et conduits au tribunal du Prince des
 prêtres, sans violence toutefois, parce qu'on crai-
 gnait la colère de la foule. Il était question parmi
 les juges d'une sentence de mort. Un plaidoyer
 éloquent de Gamaliel sauva les accusés. On se con-

tenta de les frapper de verges, et, après leur avoir
 bien défendu de prêcher au nom de Jésus, on les
 renvoya.

« Et les Apôtres s'en allèrent, nous dit saint
 Luc, pleins de joie, parce qu'ils avaient été jugés
 dignes de souffrir pour leur Maître.

« Et que firent-ils ? Ecoutez : toute la journée
 ils ne cessaient d'enseigner dans le Temple et dans
 les familles, et d'annoncer partout le Christ Jésus.

« Et vous, que ferez-vous, mes Sœurs ? Vous
 vous emplirez l'âme de cette joie sainte qui est
 celle des persécutés, et vous aussi vous continuerez
 d'annoncer partout ce même Jésus. Vous serez
 maintenant, grandies par l'épreuve, par votre cons-
 tance, une prédication vivante. Vous ferez ainsi
 aimer davantage autour de vous ce Jésus qu'on
 peut haïr, qu'on peut combattre, mais qui vous
 restera avec ses trésors de joie et de paix. »

Le prêtre avait fini de consoler. Son langage lui-
 même était si étrange d'actualité, qu'en faisant
 ressortir la nouveauté de cette scène matinale, il

avait avivé chez les Religieuses le sentiment de leur détresse. Un flot de larmes lui répondait.

Mais c'était l'âme qui se rassérénait, sacrifiant peut-être aux suggestions de la grâce des regrets trop humains qui étaient des obstacles à la paix promise aux persécutés. Et leurs larmes tombaient très douces, tandis que Dieu répandait en elles sa béatitude.

Elles restèrent longtemps ainsi, savourant à loisir la paix des consolations saintes, absorbées en Dieu, ayant compris la mystérieuse vertu de la parole divine :

« Heureuses serez-vous, quand on vous persécutera à cause de Moi. »

IX

Toujours la même attente, mais plus de résignation et, dans l'intervalle des trains qui ne s'annoncent jamais sans une menace toujours vaine, des distractions auxquelles on se livre plus entièrement.

Des enfants accompagnent leurs mères au couvent. Avec eux les heures deviennent moins longues, moins chargées d'inspirations sombres. Leurs rires, leurs cris, le gazouillement de leurs voix, dont le charme est pour l'oreille autant que pour le cœur, produisent sur les esprits l'effet d'un rayon de soleil dans une atmosphère alourdie de brume. Leur présence est le grand dérivatif que l'on recherche aux préoccupations énervantes et inutiles.

C'est à eux, pendant qu'ils sont là, qu'est confiée la garde de la porte. Au son de la clochette que tire le visiteur, les jeux cessent. L'un des joueurs court au guichet qui s'ouvre sur un grillage de métal. Le visiteur aperçoit, émergeant d'un large col blanc, la tête mutine d'un blondin qui se hausse avec effort sur la pointe des pieds. Il surprend dans l'azur de ses yeux une petite lueur inquiète pendant que la voix fluette l'interpelle avec le plus grand sérieux :

« Le mot de passe, s'il vous plaît... »

Et lorsqu'il a répondu : « Toujours les mêmes ! » un sourire délicieux court sur les lèvres roses pour l'accueillir derrière la porte tout de suite fermée.

Le soir, le journal arrive avec sa provision d'épisodes émouvants, et les plus grands de nos bambins s'empressent à la lecture. C'est plaisir de sentir leur âme vierge palpiter d'émotions neuves et s'agiter d'enfantines colères. Il y a un charme tout spécial à les entendre traduire en naïfs propos leurs naissantes indignations et exposer les plans de bataille qu'élaborent leurs imaginations actives.

A l'heure de la prière en commun, matin et soir, la petite troupe bruyante accourt, se blottit près des Religieuses, et unit sa voix au murmure pieux

des *Ave Maria* longuement répétés. C'est surtout la joie de l'un des bambins, un jeune garçonnet de onze ans, à la mine éveillée et dont l'œil mutin loge des trésors de malicieuse finesse sous la ligne sombre de ses sourcils. A peine est-il là dès le matin, que son premier mot est pour demander :

« A-t-on récité le chapelet ? »

On ne le commence plus sans lui. Car il a tenu à dire sur chaque grain le premier verset de la Salutation Angélique : « *Ave Maria, gratia plena....* » Et comme il y a aussi le *Credo* et le *Gloria Patri* qu'il ne sait pas en latin, l'enfant s'est enfermé seul pendant une demi-heure se livrant à des répétitions ininterrompues, jusqu'à posséder sans hésitation les deux prières.

Depuis que les événements se précipitent, les relations deviennent presque quotidiennes avec Audierne et Douarnenez. Des cyclistes qui courent incessamment les routes rapportent avec force détails les précautions dont on s'entoure.

Ceux de Douarnenez excitent surtout l'intérêt :

de tout petits jeunes gens qui viennent par groupes de trois ou quatre, la sueur au front, portant dans les yeux trop brillants, dans les traits tirés par la fatigue des courses et des insomnies, la marque d'un surmenage de quinze jours. Ils racontent avec une exaltation où l'on sent un peu de fièvre leurs exploits de coureurs, leurs excursions de nuit sur les routes de Quimper et de Locronan, l'organisation toute militaire de la garde de Douarnenez. Cela les transporte d'enthousiasme, ces jeunes gens, et c'est peine perdue aux dames et aux Sœurs d'essayer de quelques conseils de modération et de prudence, et d'insister sur les précautions à prendre après l'emportement de ces courses trop rapides.

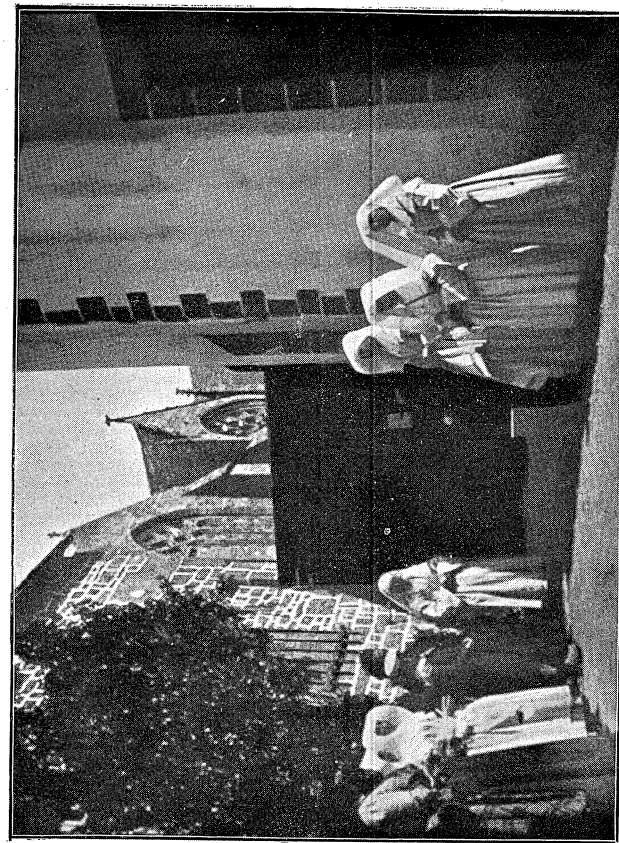
Nos jeunes bambins, eux, sont tout entiers à l'admiration. Leurs regards, brûlants d'envie, sont fascinés par l'exubérance des gestes des estafettes. Ils écoutent avec avidité les récits qu'une petite fierté dramatise et exagère à plaisir. Dans la cour, au départ, c'est presque un culte dont témoigne leur intérêt pour les machines légères que caresse la main des cyclistes restaurés pour la route. Et c'est un regret que leur laissent les dernières flammes projetées par les nickels des fragiles fées rou-

lantes, avant de disparaître au coin de la place, là-bas vers Douarnenez...., le pays des excursions incessantes au clair de lune, et des veilles prolongées avec des précautions de grand'garde....

X

La cour du couvent présente un peu plus d'animation, ce matin. On discute dans un groupe composé de la Supérieure, d'une autre Sœur, de quelques dames, du propriétaire et de trois ou quatre notables de la ville.

La fête patronale de Pont-Croix approche ; nous sommes à quelques jours seulement du 15 Août. Le pardon de N.-D. de Roscudon attire peu d'excursionnistes et de curieux, mais c'est l'un des plus pieux et des plus aimés de la région. Que l'exécution ait eu lieu ou non, Pont-Croix n'est pas dans la disposition d'en faire, cette année, une réjouissance. Déjà M. le Curé a annoncé que n'aura pas lieu la procession aux flambeaux qui se déroule le



Une feinte d'alerte... (p. 61).

soir, au crépuscule, jusqu'à la fontaine vénérée toute ruisselante de lumières multicolores. Il y a cependant, peut-être, plus à faire. Il y aurait à montrer aux personnes qui accourront de tout le canton, jusque de Douarnenez et de plus loin, que tout Pont-Croix est dans le deuil. Alors une idée est venue. Il s'agirait de provoquer un pavoisement général de toute la ville, de toutes les rues : le drapeau tricolore à toutes les fenêtres avec un crêpe à la hampe, la ville en deuil, les édifices comme les cœurs.

Un comité se forme donc qui, sans perdre de temps, va s'occuper de recueillir les adhésions de tous à ce projet.

De son côté, la garde au complet laisse ses crochets et les petites bagatelles auxquelles s'amusaient les doigts désœuvrés. Des étoffes rouges, blanches, bleues s'étalent en longues nappes sur les genoux des dames. Ciseaux et aiguilles se livrent à un exercice précipité pour que l'emblème national soit livré à tous pour quelques sous seulement. La salle de réunion se transforme en un vaste atelier de coupe et de couture. Le bruit des conversations s'éteint presque entièrement, remplacé par le cli-

quetis métallique des instruments, et le froufrou prolongé des étoffes qui glissent dans la main des ouvrières. De temps en temps seulement s'entend une demande de renseignements ou, quelquefois, un appel de secours jeté en une phrase brève par quelque couturière moins habile.

Et voilà peut-être, pendant que l'on s'occupe ainsi, les meilleures journées que les prisonnières ont vu passer depuis que la menace des exécutions plane sur elles. Cette menace est rejetée à l'arrière-plan. Ce qui hante aujourd'hui les imaginations emplies de couleurs chaudes, c'est le spectacle des rues entières devenues elles-mêmes parlantes par les longs frissons dont elles vont être secouées tout le jour.

Et s'il arrive encore que l'on songe aux crocheteurs, c'est comme à des importuns que l'on craindrait de voir survenir inopinément en trouble-fête.

« Pourvu du moins qu'ils n'arrivent pas avant que nous ayons fini ! »

C'est que le travail est long. Car sur la liste qui court de maison en maison les adhésions s'alignent aussi nombreuses que pour la pétition des premiers jours. Il y manquera seulement les noms des fonctionnaires et de quelques sectaires incorrigibles.

Un arrêt qui s'est produit dans les expulsions favorise ce calme des esprits. Seules quelques places tiennent encore. Un peu de tous côtés en Bretagne, la troupe a dû marcher, à la réquisition des préfets, pour assister écoeurée aux assauts combinés des gendarmes, des commissaires et des crocheteurs. Aux incidents dramatiques, aux protestations indignées de quelques officiers, se sont ajoutées les désopilantes scènes qui font à la célébrité du commissaire Mœrdès un lustre de douteux aloi.

Il reste les trois citadelles du Léon, puis autour de nous Douarnenez, Ploaré, Audierne et Pluguffan. Il paraît qu'un effort plus considérable sera nécessaire contre les femmes qui y tiennent garnison.

Ici on s'explique malaisément ces craintes, mais puisque l'honneur nous est fait, on ne saurait s'en montrer trop digne. Il serait déplorable que le déploiement de forces qu'on nous promet ne rencontre qu'une résistance insignifiante.

Voilà pourquoi la veille du 15 Août, en prévision des surprises du 16, de nouveau les coups de marteau jettent dans l'établissement leur note sourde-

ment retentissante. Il ne s'agit pas, cette fois, d'un supplément quelconque de précaution. La porte est déjà prémunie contre l'action des leviers qui essaieraient de la sortir de ses gonds. A présent de longues barres de fer s'implantent dans les murs embrassant toute la largeur de l'ouverture. Derrière la porte, quand la hache du crocheteur aura fait son œuvre, apparaîtra l'inébranlable barrière de ces puissantes traverses. Une autre porte dérobée qui s'ouvre dans le jardin sera consolidée à la dernière heure de la même façon.

XI

Le quinze Août ! Le carillon a jeté, dès l'aurore jusqu'au loin sur les campagnes voisines, l'harmonieuse annonce des gloires de Notre-Dame de Roscudon. Pour la ville, c'est le signal des pavoisements attristés.

A mesure que les fenêtres s'ouvrent, les hampes des drapeaux s'ajustent aux balcons et aux volets, en longues files. Avec le jour qui monte, les rues se colorent, et la brise nouvelle qui s'attarde à ses jeux d'enfant espiègle dans les plis flottants les berce en lentes ondulations comme pour un plus long sommeil.

Cela pourrait dire la joie de la fête. Mais, à cause du crêpe noir qui cravate la hampe, cela ne

parle que de tristesse et de mort. Et les couleurs frissonnantes en prennent des aspects lamentables.

Les étrangers qui arrivent sont vite gagnés à cette douleur. La plupart sont tellement saisis, qu'ils s'en vont parcourant les rues étroites de ce même pas lent dont ils suivent les allées des cimetières, ayant l'air de compatir à tous les regrets que disent les tombes.

Une singulière idée que l'on a eue tout de même ! Aujourd'hui seulement on en voit toutes les conséquences. C'est une confiscation complète de la journée au profit des bonnes Sœurs et de soi-même. C'est presque la substitution d'un culte à un autre. Toute la ville ne parle que de celles qui s'en vont bientôt. Si l'on accourt avec le même empressement autour de l'autel de Notre-Dame, à quelle souffrance songe-t-on si ce n'est à celle d'être privé d'elles ?

D'autant plus qu'un bruit court, rapidement colporté, de source certaine cette fois, qui concentre plus encore sur elles toutes les attentions et toutes les pitiés. Demain, au lever du jour, les crocheteurs se présenteront accompagnés d'un fort détachement de troupes et d'une cinquantaine de gendarmes.

Cette grave nouvelle émeut moins les Sœurs que les pardonners. Il y a si longtemps que la torture de l'attente les tenaille, sans aucun espoir d'éviter le dénouement, que c'est pour elles la fin d'un cauchemar. Du moins, pour un jour, les voilà sauvées de cette incertitude affreuse qui les tenait perpétuellement inquiètes, les voilà libres ainsi qu'autrefois — comme c'est déjà loin ! — d'assister aux offices liturgiques, perdues dans la foule priante, à la même place, près de leurs enfants retrouvées. Et il leur arrive, pendant qu'elles s'absorbent en leurs prières, de se laisser gagner par la paix que suggère la douceur des chants d'Eglise et de s'enlever pour de longs moments à la menace des lendemains sans foyer à elles et sans vie commune....

Le pardon de Notre-Dame de Roscudon ne se passe pas d'une visite à la Vierge de la Fontaine.

Au pied d'une petite éminence plantée de hauts ormes et de chênes, une modeste source jaillit. L'endroit est silencieux, le paysage est marqué de grâce et de mystère. Là, la Vierge s'est plu à dis-

penser ses faveurs. Il n'est pas une douleur qui, de plusieurs lieues à la ronde, n'y soit venue porter sa plainte et n'y ait reçu consolation. Il n'y a pas de maladie pour laquelle on ne soit accouru là chercher remède quand les médecins avaient dit leur impuissance. Et il n'y a pas de jour où quelque cierge modeste ne veille auprès de la madone, continuant doucement la prière de ceux qui sont partis, ayant en pleurant fait le tour de l'image vénérée, plusieurs fois, souvent à genoux, ou bien disant les remerciements de ceux qui ont été par elle guéris ou consolés.

Ce sont généralement des pauvres, ceux qui ont cette foi et qui bénéficient de ces faveurs. Aussi les plaques de marbre gravées d'or sont-elles moins nombreuses que les ex-voto de cire autour de la vieille icône.

Ses bienfaits ont eu parfois un caractère plus général. Grâce à elle, Pont-Croix n'a pas connu les lugubres hécatombes des épidémies de petite vérole et de choléra qui sévissaient avec rage sur les bourgs et les campagnes du voisinage.

Mais la reconnaissance de Pont-Croix est égale à sa confiance. Sur l'emplacement de la source elle

a élevé un gentil monument qui abrite l'antique image. Une allée s'est ouverte dans la verdure des prés, ombragée de tilleuls, égayée de deux plates-bandes qui l'enserrent à couvert de deux haies, entre des tapis de fleurs.

Aujourd'hui l'allée ne désemplit pas de pardon-neurs. Autour de la Vierge c'est une circulation continuelle de pèlerins qui, le chapelet aux doigts, sollicitent des grâces ou s'acquittent de vœux faits aux jours de détresse.

Les Sœurs s'y rendent vers le soir, quand la solitude s'est un peu faite, au départ des pèlerins. Elles ont tant de souffrances aussi à faire consoler, elles ont tant besoin de forces pour l'épreuve qui vient, dans quelques heures.

Mais elles ne sont point seules. De nombreuses personnes qui les ont vues se diriger vers la fontaine sont accourues sur leurs pas. Elles viennent avec elles, oublieuses de leurs propres besoins, ne pensant qu'aux victimes de demain, pour demander que la Vierge leur soit plus secourable.

Longtemps dans le vallon s'élève le murmure de leurs voix : « *Ave Maria, gratia plena... Sancta Maria mater Dei... ora pro nobis...* » Chœur mys-

térieux dont la douleur s'épanche en une lamentation anonyme, tandis que toujours dans les rues qui s'apaisent, à deux cents mètres de là, les drapeaux pendent mornes, ayant toute la journée parlé de deuil et de tristesse....

Heures héroïques.

XII

Le soir, qui exagère les fièvres, plonge la communauté dans une sorte d'hallucination pénible. Toutes les productions des imaginations affolées se réalisent et prennent corps. Tout se rapproche. La nuit qui tombe sans hâte, paresseusement, en ces longs crépuscules d'Août, n'est qu'un étroit fossé d'ombre et de silence dont l'imagination a vite franchi la largeur. L'aube de demain paraît être pour tout à l'heure, pour maintenant. Il en résulte un besoin maladif d'utiliser tous les instants qui restent et qui sont les derniers. D'où une brièveté de la parole, une précipitation des mouvements qui tourne à la maladresse, et intérieurement une intensité de vie qui souffre de ne s'employer qu'à attendre. Il

reste, en effet, si peu de choses à ajouter aux préparatifs déjà faits.

Mais comme elle paraît longue cependant cette attente ! Comme ils s'espacent étrangement les quarts d'heure frappés là-haut dans le clocher !

La nuit, elle, n'a cure de ces illusions. Avec la même lenteur sereine, elle déploie au-dessus des choses son vierge manteau diamanté d'étoiles. Une paix céleste s'étend parmi les mondes. Elle descend à travers les espaces et endort les derniers bruissements de la terre.

Il n'y a plus que l'homme qui s'agite, rebelle à cette caressante invitation de la nuit. Il s'agite de joie mauvaise, enfiellée de haine, dans les cabinets où s'élaborent les plans d'attaque contre les victimes, de honte et de colère dans les chambrées où l'on a dû préparer baïonnette et fusil contre des femmes, des Sœurs ; de douleur ici où le droit vit ses dernières heures et sent déjà venir son agonie.

Mais ici aussi l'homme s'agite de généreuses ardeurs. Ils sont, vers minuit, dans un coin du jardin, sous la lune qui s'est levée pour leur verser sa lumière, plusieurs ouvriers qui ont repris leurs outils. Vigoureusement ils manœuvrent le burin et

le marteau, creusant la pierre, derrière une porte, pour recevoir des barres de fer qui en interdiront définitivement le passage.

Quelques autres hommes se tiennent auprès. Depuis plusieurs jours ils se retrouvent chaque soir et passent la nuit au couvent. Plus calmes et moins impressionnables que les femmes, ils n'entendent pas employer ces dernières heures à des rêveries énervantes. Ils se sont accroupis en cercle autour d'une bougie et ils jouent une interminable partie de cartes ; semblables, à distance, à des korrigans dont un feu follet éclairerait les distractions nocturnes.

Assises sur un banc, des femmes regardent muettes. C'est une partie de la garde qui s'est enfermée dans la place et que quelques jeunes filles sont venues renforcer. Les plus jeunes des Sœurs épuisées de fatigue se livrent, sur leurs conseils, à un peu de repos. Elles, veulent rester jusqu'au jour pour la veillée suprême.

Elles demeurent ainsi longtemps dans la nuit calme, se parlant peu et bas, ayant dit le rosaire sous les étoiles, devant la nappe fuyante du Goyen qu'argente un reflet de lune. Jusqu'à ce que la frai-

cheur du premier matin les imprègne de la rosée tombante et les chasse avec un léger frisson dans les membres. Alors elles s'en vont, sans bruit, pareilles à des âmes errantes, jusqu'à la chambre où elles avaient leurs rendez-vous habituels tout le jour avec les Sœurs, pour épier les premières apparitions des défenseurs.

N'entendant plus le bruit des outils, elles repassent dans leur souvenir tous les épisodes de cette campagne qui s'achève et où les femmes ont fait partout montre de tant de vaillance, et elles sentent naître en elles une vague d'héroïsme.

Mais que feront-elles ?... Quelle résistance opposeront-elles aux efforts des policiers ? Que peuvent-elles, qu'attendre, inutiles, que les obstacles matériels aient cédé à la force ? Par moments, il leur vient un regret de s'être clôturées là, au lieu d'être dehors devant l'entrée, faisant barrière avec les hommes, avec les autres femmes, face aux gendarmes, face aux chevaux....

Mais non, elles sont ici par devoir. Leur rôle sera encore bien noble. A elles de soutenir aux moments critiques, par leur exemple, par leurs paroles, la défaillante énergie des Religieuses. D'ail-

leurs, qui sait les surprises des événements, qui sait si ces effluves d'héroïsme ne trouveront pas à se traduire en prouesses ?

Elles comptent les heures, les trouvant désormais trop courtes à mesure que le terme approche. Personne encore. Elles s'affaissent de fatigue, elles tombent dans un demi-sommeil où les rêves gardent encore quelque chose de la lucidité et de la suite des pensées de la veille. Elles essaient de se représenter ce que sera la scène de bientôt, elles peuplent la place d'une foule mouvante, elles entendent les cris qu'elle profère.

Puis leur imagination les emporte plus loin, jusqu'à Quimper où la gare leur apparaît illuminée, pleine d'hommes, retentissante du ronflement des locomotives, des ordres des chefs et du cliquetis des armes. Sur la route de Plozévet encore, les voilà qui suivent dans la nuit les silhouettes des gendarmes appelés de partout, jusque de Lanmeur, de Saint-Pol et de Sizun. Et, bien qu'elles aient reçu l'assurance que les troupes ne débarqueront pas avant six heures, elles écoutent si déjà dans la direction de Poullan et de Douarnenez elles n'entendent pas venir la bruyante machine.

L'aube qui commence à poindre trouve toute la communauté debout. Maintenant que l'heure vient, elles se sentent plus calmes. Elles ont, à force de volonté, maîtrisé l'épouvante qui les a tout à l'heure un instant saisies : c'est lorsque tout à coup les roulements cadencés de deux tambours sont venus rompre brusquement le silence qui enveloppe tout.

En effet, voici qu'on appelle le peuple à la défense. La sourde résonnance des caisses sonores sèche-ment frappées emplit successivement toutes les rues, jetant l'émoi dans les esprits absorbés par l'incohérente irréalité des songes. Un frisson passe dans les membres pendant que l'on s'habille à la hâte, en proie à d'étranges sensations. Ceci est encore plus lugubre que l'appel du tocsin dans les lueurs rougeâtres d'un incendie. Au premier moment, c'est la même impression de surprise effarée. Le sommeil a noyé dans la vaporeuse imprécision des rêves le souvenir des longs jours passés dans l'attente. C'est peu à peu seulement que l'on rapproche ces roulements qui s'éloignent, des annonces d'exécution colportées hier en plein pardon. La réalité émerge avec les contours familiers que l'on reconnaît et elle apaise un peu les nerfs trop excités. Il reste la

crainte d'être devancé par les gendarmes et les commissaires, et c'est elle qui abrège les préparatifs de toilette et précipite dans la rue la foule inquiète et empressée.

D'autant plus que d'autres appels s'entendent encore. La voix de la petite cloche des Sœurs qui tinte tristement et qui est la voix même des victimes, faible et douce. Elle qui ne s'adressait autrefois qu'aux enfants, va droit ce matin aux cœurs des mères et des pères de famille.

Et puis tout de suite après, la voix grave des cloches de l'église qui ne s'éveillent pas, comme d'habitude, en chantant à la Vierge l'hymne du jour nouveau : *Angelus Domini nuntiavit Mariæ....* Des jeunes gens qui se sont faufilez dans la tour les agitent nerveusement, et elles ne rendent qu'un glas funèbre indéfiniment prolongé.

Tambours, cloches des Sœurs, et cloches de l'église, c'est le triple appel du droit, de la faiblesse et de la foi aux cœurs vaillants, aux cœurs reconnaissants, aux cœurs fidèles.

XIII

L'aspect des rues est celui d'hier. Les drapeaux sont restés aux balcons et aux volets avec leur crêpe noir qui ramène l'étoffe contre la hampe. C'est un spectacle dont l'impressionnante beauté s'est encore accrue. Aux étrangers d'hier il disait la douleur, à ceux d'aujourd'hui il dit la fierté des convictions violées, les espoirs invincibles du droit méconnu. Par où qu'ils viennent les crocheteurs n'éviteront pas le reproche qui tombe de la muette désolation de ces couleurs endeuillées.

La grande porte du couvent a aussi son drapeau planté droit entre les deux battants. Pas une brise n'essaie de dérouler ses plis qui pendent immobiles, le long de la hampe, en un abattement de vaincu.

Au-dessous, devant la porte un bon nombre de femmes se sont placées résolument. Les hommes sont plus haut, un peu disséminés, par groupes, sur l'étendue de la place. Ce sont des ouvriers, des bourgeois, quelques étrangers et un fort contingent de campagnards descendus des villages voisins ou accourus des communes environnantes et jusque de Cléden.

L'attitude de tout ce monde rappelle celle d'il y a trois semaines, lors de la première alerte. La même indécision glace leurs énergies. Comme au premier jour, les bonnes volontés individuelles sont paralysées de n'avoir pas un mot d'ordre et un chef pour les rassembler dans une direction précise. Seuls, quelques hommes plus décidés circulent de groupe en groupe, parlant très haut de résistance, mais n'apportant aucun plan de défense.

L'endroit aussi est trop accessible pour songer à arrêter longuement le déploiement de forces annoncé. Quatre rues donnent par les coins issue sur le champ de bataille. Trop écartées les unes des autres, il est impossible de songer à les garder toutes efficacement. La place descend le long de l'église, s'élargissant vers le bas où un parapet et

trois pignons de maisons la ferment irrégulièrement. Dans un renforcement à angle droit formé par deux des pignons se trouve la porte principale du couvent. C'est là que les femmes se sont massées. Vers la gauche, leur groupe masque l'entrée d'une ruelle étroite en pente rapide, enserrée par le parapet et l'un des bâtiments de l'établissement. A droite, entre l'église et les maisons qui forment coin, une rue conduit, après un coude, tout droit jusqu'à la gare.

C'est par là vraisemblablement que les envahisseurs déboucheront. Mais impossible de les apercevoir avant qu'ils soient tout près, à quelques mètres seulement de la place. Aussi est-ce le rôle des jeunes gens qui se sont faufilés dans les hautes galeries de la tour de signaler leur approche.

Ce qui se passera alors, nul ne le sait. Qu'une inspiration hardie et heureuse jaillisse et qu'un exemple soit donné, et la journée aura certainement ses gloires, car on sent à les voir ainsi muets, concentrés, avec les traits rigides, que ces hommes ont apporté là, au service du droit et de la faiblesse, de puissantes réserves de forces et d'héroïsme. Ils ne se pardonneraient pas de ne les avoir pas utilisés de quelque façon, malgré l'inquiétude irraisonnée

qui les fait hésiter de s'engager dans une lutte où l'on peut être entraîné très loin, malgré une sorte de découragement de se rendre compte d'avance qu'ils n'empêcheront pas le dénouement fatal.

Cependant il monte chez tous un malaise croissant, à mesure que l'heure avance, de penser que, grâce à l'irrésolution commune, tout peut se résoudre en une admirable mais courte résistance des femmes.

Ces femmes sont magnifiques de vaillance. Leur nombre a grossi. Elles sont bien trois cents fortement serrées dans l'espace étroit : des ouvrières, des dames, des paysannes, jeunes filles et mères de famille. Elles se tiennent droites les unes contre les autres, confondant dans l'impersonnalité du même groupe les conditions et les âges.

Le soleil qui se lève encore pour les frapper droit au visage ne révèle aucune trace de crainte dans leurs traits. Au contraire, quelque chose d'altier met dans la douceur de leur regard une fière expression de défi. Cette attitude contraste violemment avec l'irrésolution inquiète des hommes.

A présent, les voilà qui chantent leur foi en strophes brèves où vibre leur âme entière :

Je suis chrétien, voilà ma gloire,
Mon espérance et mon soutien.....

Cela en des tonalités hautes, où leurs voix, pour n'être pas criardes, doivent s'adoucir en sons flûtés. On se surprendrait se laissant aller au charme de ce chœur en plein air, si l'on n'y sentait palpiter une émotion et des convictions trop ardentes.

Il s'en dégage plutôt une irrésistible invitation à unir sa voix aux leurs. De toutes parts, en effet, on reprend avec elles le refrain, un peu confusément et sans art, mais puissamment, et pour être plus à l'unisson, les groupes se rapprochent. Et puis avant que les femmes aient attaqué un nouveau couplet, une clameur s'élève de toute la place :

« Vivent les Sœurs, vive la liberté ! »

Un jeune homme, M. B..., qui s'est hissé jusqu'au drapeau, et dont le buste se dresse derrière la porte, donne le signal des acclamations. La décision qu'il porte au visage, la flamme de son œil, la raideur de ses gestes, le ton bref et sec de ses appels aux hommes, font regretter que la défense intérieure l'ait accaparé.

Encore le glas, précipité cette fois, qui tombe des galeries et qui fait dresser les têtes. Là haut, des hommes se penchent.

« Les gendarmes, crient-ils, qui viennent par Pennanguer ! »

C'est là tout près, à quelques minutes, dans une rue montante qui peut les conduire également ici ou à la gare. Une secousse électrique passe dans les nerfs, une crispation violente des muscles met une pâleur moite aux fronts, une rage de ne savoir au juste que faire fait trépigner les hommes. Cependant les plus résolus se précipitent. Bravement les voilà qui se placent en travers de la rue qui passe entre l'église et les dernières maisons de la place. C'est le geste que l'on attendait. Le branle est donné : derrière ce premier rang on accourt et l'on s'entasse.

Mais ce n'est pas encore pour la bataille. Voilà bien les gendarmes qui apparaissent deux à deux, mais ils passent graves, raides, au pas lent de leurs montures, vers la gare, ayant seulement jeté un regard à droite sur la muraille vivante qui les salue de son cri de guerre :

« Vivent les Sœurs ! »

Leur long défilé est impressionnant. Ils sont près d'une trentaine avec la joue rayée de noir par la jugulaire, avec la couleur sombre de leurs tuniques serrées à la taille, et de leurs képis chamarrés de galons blancs : un costume qui convient aux exécutions.

Les femmes sont restées impassibles sous la menace. Plus serrées seulement les unes contre les autres, ne pouvant voir, elles se sont remises à chanter. On croirait, à l'allure dont elles vont, une marche guerrière très entraînante, très enthousiaste. Ce sont des strophes de cantique, improvisées sur l'heure, dirait-on, sous un vent de bataille, tant les circonstances les font saisissantes d'actualité :

Nous voulons Dieu dans nos écoles,
Afin qu'on apprenne à nos fils,
Sa loi, ses divines paroles,
Sous les regards du Crucifix.

Et les hommes entraînés répondent par un refrain qui est à la fois une invocation pieuse et une significative affirmation de volonté qui achève de les décider :

Bénis, ô tendre Mère,
Ce cri de notre foi.
Nous voulons Dieu, c'est notre Père,
Nous voulons Dieu, c'est notre Roi !

Les esprits sont maintenant tellement surexcités et les nerfs tellement tendus, depuis qu'on a senti l'imminence du moment tragique et décisif, que le retentissant coup de sirène lancé par le petit train qui vient bondé de soldats ne fait naître aucun surcroît d'émotion. Le chant continue avec plus d'ardeur encore, comme s'il s'agissait seulement d'un contingent nouveau survenant en pleine bataille.

Mais cette fois l'on se met en mesure d'opposer une résistance vraiment sérieuse. C'est d'un étranger, un touriste, que vient l'initiative. Avec le secours de quelques compagnons, il amène deux voitures. Vivement on les dispose en barrière à travers la rue. Derrière, les hommes se massent en rangs profonds, les plus forts d'abord, pour maintenir en place la barricade improvisée.

XIV

Il n'est que temps. Du monde accourt de la gare précédant les troupes. Bientôt apparaissent trois commissaires. Les gendarmes à pied les suivent. Puis, sur deux files, largement espacées, deux compagnies du 118^{me} de Quimper, l'arme sur l'épaule, sous les ordres d'un commandant et de plusieurs officiers. Au milieu, le défilé des gendarmes à cheval.

Un immense cri salue cette apparition, invariablement le même, que toute la place répète et prolonge longuement. A quelques pas tout le cortège s'arrête et la troupe met l'arme au pied. En vain l'un des commissaires s'avance et du geste réclame le calme et le silence. La clameur redouble. Alors

un tambour s'approche pour procéder aux roulements réglementaires qui doivent précéder les sommations.

Nul n'a bougé. Les mains sont cramponnées désespérément aux brancards et aux roues des voitures. Les assaillants paraissent un instant déconcertés. Sur un ordre, quelques gendarmes à pied s'avancent avec les trois commissaires. Ils saisissent de leur côté l'obstacle. Les antagonistes, face à face, à deux mètres seulement, le torse légèrement rejeté en arrière, bien posés sur leurs jambes écartées, sentant presque leur haleine, se regardent et se mesurent. Et puis les voitures sont prises de convulsions épileptiques. Elles se secouent, se soulèvent, crient, près de se disloquer sous l'effort des muscles contractés, et retombent comme de fatigue, à la même place, interceptant toujours le passage.

Les derniers rangs des défenseurs qui assistent à cette lutte de géants encouragent de cris divers. Il y a aussi des hommages à l'armée qui s'entendent dans le tumulte : « Vive l'armée ! »

Hélas ! l'armée doit aussi intervenir. Quelques soldats doivent avancer et prêter main forte aux gendarmes. Ils ont ordre de débarrasser les voitu-

res, à coups de crosse, des étaux puissants qui les retiennent. Et ils s'exécutent, frappant mollement, à côté du but, ayant l'air de demander pardon. Cet écoëurement n'est pas le plus fort que l'on ressent. Sur la barricade d'autres mains se portent encore qui n'auraient pas dû s'employer à cette besogne...

Avec eux tous, la lutte reprend. Un nouvel assaut plus désespéré encore que le premier. Mais la partie n'est plus égale : les uns forts de leur nombre, ayant plus d'espace pour se déployer et plus de liberté dans leurs mouvements, les autres serrés de trop près par ceux qui se pressent derrière eux et qui paralysent leurs bras. Et puis quelques gendarmes ont pris le parti d'escalader l'obstacle. Ils se jettent brusquement parmi les défenseurs, forçant plusieurs à lâcher prise pour repousser leur attaque.

La barrière cède peu à peu, entraînée par les assaillants. Un commissaire s'est jeté entre les brancards. La barbe rouge, longue, l'écharpe sur l'habit, tandis que ses collègues la portent à la ceinture, on l'a reconnu : C'est Moerdès. Son empressement manque d'être cause d'un premier accident. Sous un effort plus décidé l'une des voi-

tures cède, les brancards se lèvent, décrivent dans l'air un demi-cercle rapide et l'extrémité ferrée de l'un d'entre eux rase de quelques centimètres seulement le visage du commissaire.

La première partie est perdue. Mais les vaincus n'ont pas lâché pied. Leur masse profonde de vingt rangs d'hommes oppose aux assaillants une nouvelle barrière.

Les gendarmes à pied s'élancent, se heurtent à ce rempart vivant, tentent inutilement à la force des coudes d'y pratiquer une brèche. Les hommes étroitement enlacés résistent. Les derniers rangs s'arc-boutent aux premiers pour appuyer leur effort.

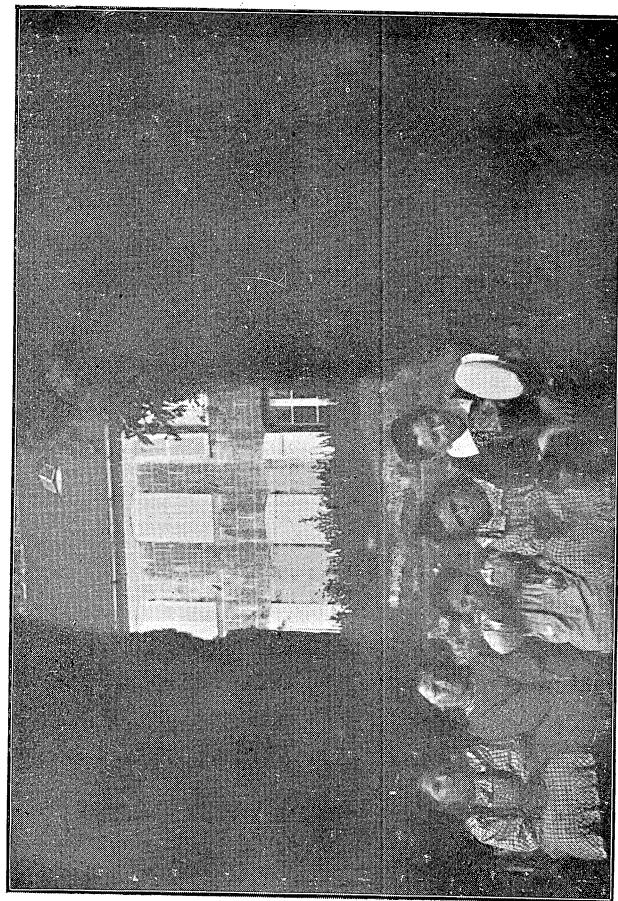
Mais les chevaux, jusque là inactifs, entrent en scène : ils chargent brusquement. Les hommes, qui n'ont aucune arme, ne peuvent opposer que leur poitrine à cette attaque. En vain tentent-ils de repousser la charge par des coups de chapeau sur les naseaux des chevaux. Pressés par les éperons, ceux-ci se cabrent et ne reculent pas. Un instant, sous la poussée de leur poitrail, toute la masse

ébranlée oscille, faisant bloc. Et puis voilà que les derniers rangs se débandent subitement, entraînant une retraite générale des défenseurs.

Dans l'ardeur de la première lutte, on n'a pas remarqué qu'un certain nombre de gendarmes à cheval, inutiles contre la barricade, ont disparu. Maintenant, après avoir contourné les bâtiments du Petit-Séminaire et être parvenus jusqu'à la Grand'Rue, ils débouchent au haut de la place. Rapidement ils descendent pour prendre à revers la barrière humaine. C'est leur arrivée inopinée qui provoque la retraite des hommes. Pris entre deux détachements la résistance leur est impossible. Le champ de bataille va se déplacer.

A la faveur de la retraite, commissaires, gendarmes à pied et à cheval se précipitent et tâchent de rejeter les défenseurs vers le haut de la place. Une mêlée furieuse se produit, une lutte individuelle et des corps-à-corps désespérés où hommes et gendarmes roulent sur les pavés.

Près du porche de l'église, Mœrdès accomplit un fait d'armes. Ayant aperçu un prêtre qui, en dehors de l'action, crie : « Vivent les Sœurs ! » il fond sur lui, l'arrête et pendant une demi-heure le



Des enfants accompagnent leurs mères au couvent (p. 75).

fait garder par deux policiers, jusqu'à ce que tout autour des clameurs montent qui menacent d'un redoublement de la bagarre et font mettre le prêtre en liberté.

Le bloc des manifestants est coupé en deux. Mais la plupart, ayant reculé de quelques mètres, ont pu prendre position devant les femmes qui défendent la porte. Ils sont immédiatement assaillis. Exaspérés, la menace à la bouche, jouant furieusement des poings et des coudes, les janissaires ne gardent aucune mesure. Il en est qui sont d'une violence sauvage, ils décoiffent les femmes et prennent des jeunes filles à la gorge.

Malgré cela, la brèche ne s'ouvre pas assez vite. De nouveau les chevaux interviennent, contre des femmes surtout cette fois. Ceux qui ont débouché du haut se sont arrêtés à quelques mètres du groupe : le temps seulement d'opérer un demi-tour. Les autres les ont rejoints. Puis les voilà qui reculent sous la pointe des éperons, descendent jusqu'au premier rang où se trouvent les hommes. La plupart

ne les ont pas vus venir et ne s'aperçoivent de leur présence que lorsque les croupes leur heurtent la poitrine et que le fer des sabots leur écrase les pieds. Sentant de la résistance, les chevaux hésitent, piaffent, se cabrent. Mais le jeu des éperons continue et la marche en arrière reprend irrésistible.

Les femmes affolées crient, se glissent entre les bêtes, l'une d'elles roule sous leurs pieds, les autres gagnent le haut de la place par la gauche vers l'église, ou se précipitent par la droite dans la venelle. C'est, de ce côté, une houle confuse où beaucoup ne touchent plus terre, et qui s'engouffre dans l'étroite issue sous la poussée des bêtes et des gendarmes. Mais l'espace même manque pour s'enfuir. Vingt chevaux se démènent dans l'angle resserré au risque de produire un massacre, agités qu'ils sont par un tambour qui ne cesse de battre sur le parapet. De leurs croupes ils écrasent les femmes jusqu'à étouffement contre les murs, contre la porte du couvent.

La présence d'esprit de M. B., qui domine la porte, sauve plusieurs de ces malheureuses. Il détache le drapeau et de la lance pique vigoureusement

les chevaux qui sont à sa portée. Ceux-ci s'avancent, déblaient un peu le terrain, et tout ce monde peut enfin gagner pêle-mêle la venelle à droite.

XV

La porte du couvent est enfin dégagée. Mais cela ne suffit pas aux policiers. La venelle est pleine de femmes refoulées vers le bas. La scène tourne là à l'assassinat.

Ils sont trois gendarmes à pied qui sont entrés résolument dans la venelle et qui poussent de toutes leurs forces décuplées par la colère. Culbutée par l'un d'entre eux, une femme tombe et disparaît. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes, après avoir été piétinée par les autres que l'on jette sur elle, qu'elle pourra se relever.

L'encombrement, l'effarement rendent l'écoulement de la foule difficile et périlleux sur un terrain en pente et très irrégulier. Cependant deux gendar-

mes à cheval ne craignent pas de lancer leurs bêtes dans cette mêlée. Plusieurs femmes chancellent et tombent. Celles qui sont plus haut toujours refoulées les heurtent des pieds et tombent également. Il y en a bien ainsi une dizaine dont quelques-unes ont complètement disparu recouvertes par d'autres.

Les hommes qui se trouvent là s'emploient à les relever. C'est impossible pour plusieurs trop fortement engagées, et les policiers n'ont point de trêve. Les hommes se redressent écoeurés et vaincus, et du geste et de la voix ils implorent la pitié des janissaires. Mais ceux-ci ne voient pas, regardant à peine derrière eux, ou ne comprennent pas, absorbés qu'ils sont uniquement à leur révoltante besogne. Alors de toutes les poitrines le même cri sort spontanément :

« Les lâches ! oh ! les lâches ! »

Enfin, voilà les victimes debout, n'ayant heureusement pour la plupart que des contusions aux jambes, des égratignures aux mains et au visage. Mais en voici une qui crache le sang à pleine bouche, et qui se traîne misérablement s'appuyant au mur : elle va s'aliter ayant la clavicule gauche fracturée. Chez la plupart, la coiffe a disparu ou pend

accrochée aux cheveux qui tombent en désordre sur les épaules et la poitrine. Toutes ont le corsage, la robe ou le tablier déchirés. Et elles vont ainsi, blanches de terreur et de colère, jusqu'au détour de la ruelle, réparer brièvement les ruines de leur toilette.

Mais quelle revanche elles prennent là !

Dans la mêlée, presque au début, en pleine charge des chevaux, l'un des commissaires, Violand, de Pont-l'Abbé, s'est imprudemment séparé de ses collègues. Sans que ceux-ci, ni la troupe ne s'en soient aperçus, sans trop savoir comment lui-même, tant la bagarre est affreuse, il a été empoigné, soulevé, rejeté lui aussi vers la venelle.

Il se débat, crie au secours, essaie au moyen de sa canne de se frayer un passage jusqu'à ses compagnons. Peine inutile, le courant qui l'entraîne est trop puissant, le tumulte est trop intense. Chacun ne voit que l'adversaire qui l'occupe et ne se rend pas compte de ce qui se passe ailleurs.

Le voilà dans la venelle. Les femmes le recon-

naissent à son écharpe qu'il porte à la ceinture, et elles qui viennent d'être si malmenées tout à l'heure et qui portent au visage, aux mains, aux habits les traces des brutalités inqualifiables de certains gendarmes, elles n'ont point de pitié. Le malheureux se voit arracher sa canne, sa seule défense ; il perd son chapeau. Dans l'encombrement, les femmes aidant, il tombe. L'une des manifestantes, refoulée par le courant, se trouve un moment à califourchon sur lui. Les autres l'entraînent qui par l'écharpe, qui par les habits. Il glisse ainsi, l'espace de vingt mètres, vers le bas, essuyant les injures et les coups de ces exaspérées. Dans son désespoir il saisit l'une d'elles à la jambe et les colères redoublent autour de lui. On crie : « A l'eau ! » La menace reçoit un commencement d'exécution, la rivière se trouvant à proximité.

Heureusement un prêtre survient et réussit à calmer un peu la foule furieuse. Il arrête le cortège, il fait relever la victime qui jette vers lui des appels de pitié. Mais, inquiet de ces cris et de ces menaces, il craint de ne pouvoir suffisamment tenir ce monde. Alors précipitamment il gagne le haut de la venelle, en quête de secours. Un confrère se trouve là, encore

tremblant d'émotion et d'indignation des scènes odieuses dont il vient d'être témoin. Cependant, faisant taire ses ressentiments, il descend, écarte la foule hurlante et se poste résolument près du commissaire.

J'ai vu cette scène et je n'oublierai jamais l'impression dont elle m'empoigna : de pitié pour ce malheureux, de pitié aussi plus que de colère, pour ces femmes de toutes les conditions et de tous les âges, chez qui les brutalités inutiles des gendarmes semblaient avoir aboli tout sentiment humain.

Je revois ce commissaire, un homme de quarante ans, de belle carrure, adossé par elles contre un mur au tournant de la venelle, leur prisonnier. Il tient à peine debout, blême, la respiration haletante, les lèvres en sang d'un coup de poing qui lui a brisé, prétend-on, une dent. L'œil n'a plus d'expression. Du mieux qu'il peut, il dissimule sous son habit souillé, en désordre, la malencontreuse écharpe qui l'a trahi et le signale à la vengeance de la foule.

J'ai la sensation que cet homme s'est cru perdu. Les femmes qui descendent l'entourent, oubliant à sa vue le désarroi de leur toilette. Elles le menacent, le frappent, et cet homme dans toute la vigueur de

l'âge se laisse faire : il n'a plus la moindre force de résistance. Cependant un petit jeune homme a eu pitié de lui et lui est allé chercher un verre d'eau.

Quand le prêtre s'est jeté à ses côtés l'assurant de sa protection, il joint les mains et d'une voix éteinte :

« Merci, Monsieur.... J'ai une femme et des enfants ! »

Le rôle de gardien n'est pas facile. Car si l'on a abandonné le projet de le conduire à la rivière, d'autres proposent de le ligoter, de le bâillonner et de le soustraire aux recherches en l'enfermant dans quelque crèche. Et puis, les poings se tendent toujours vers lui, crispés par la colère, et le prêtre a beau arrêter les bras qui s'avancent, il ne parvient pas à lui éviter tous les coups. Il y a même un peu d'irritation contre lui-même :

« C'est Moerdès, crie-t-on. Laissez-le donc ! Il n'a pas tout ce qu'il mérite ! »

Ce qui entretient les femmes dans cette erreur c'est que le commissaire refuse obstinément de donner son nom.

Enfin les colères s'apaisent. Il y a un quart d'heure que le prêtre est là lorsque survient le frère du pro-

priétaire de l'établissement, M. E. D... C'est lui qui, à son tour, prend le commissaire sous sa protection. Et au bout de quelque temps, quand il a promis aux femmes de ne pas collaborer à l'exécution, M. E. D... le conduit à la gendarmerie. Les femmes, elles, remontent la venelle ou gagnent la place par un chemin détourné, pour assister à l'exécution qui se poursuit.

Les deux commissaires Mœrdès et Chassaing ont atteint, non sans peine, la porte du couvent. Peu s'en est fallu que, dans la bagarre, Mœrdès n'eût, lui aussi, le sort de son infortuné collègue Violand. Un instant entraîné par la marée vivante, il ne parvient à se dégager qu'en se cramponnant à la bride d'un cheval. Hors de lui, furieux de l'opiniâtreté de cette résistance, inquiet de la disparition du troisième commissaire, il n'a plus que des menaces sans mesure.

Il avise M. B... qui derrière la porte continue à agiter le drapeau :

« Retirez-vous, lui crie-t-il, ou je vous brûle la cervelle !

— « Faites, lui est-il répondu : ma mort sera vengée ! »

Sur le parapet, le tambour qui bat, effrayant les chevaux, est attaqué par les sbires. De ses baguettes il se défend de son mieux. L'un des gendarmes le prend par la jambe et tire : c'est le pantalon qui cède et lui laisse aux mains une large bande d'étoffe. Enfin l'homme tombe, il perd sa caisse et la confusion du moment seule le sauve d'une arrestation.

Les troupes ont pris position au bas de la place. Un cordon de gendarmes à cheval contient la foule rejetée vers le haut. Les soldats, pâles, l'arme au pied, font cercle près d'eux. Devant encore se trouvent les officiers, immobiles sur leurs montures.

A leur apparition, M. B... monte dans la chambre qui servait de salle de réunion aux Sœurs et à leurs compagnes. Il brise une vitre sur l'une des fenêtres solidement retenues par des pointes. Il y passe la tête et de toute sa voix, dans le silence qui se produit à sa vue :

« Vive l'armée ! »

Toute la place répète l'acclamation...

Mœrdès et son collègue ont fait avancer le crocheur. Le misérable, blême, tremblant de l'irritation

générale qu'il sent contre lui, étale sa trousse et s'attaque vigoureusement à la porte. Derrière la petite grille métallique, deux fortes seringues fonctionnent sans répit et le flagellent de leurs jets en plein visage. Le malheureux ruisselle de l'eau dont on l'inonde pendant que sa hache se heurte au bois de la porte.

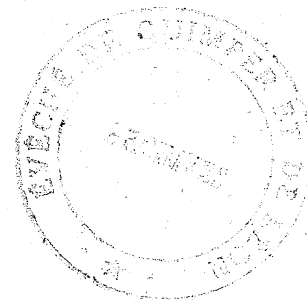
C'est affreux, ces coups qui résonnent sourdement et dont chacun fait au cœur une meurtrissure d'une acuité presque physique. La place est pleine de gens qui ne peuvent contenir des larmes de douleur et de rage d'assister impuissants à ce spectacle. Cependant, cette souffrance les immobilise là, les yeux fixés sur la large porte. Et ils se raidissent eux-mêmes au bruit des coups, comme s'ils s'identifiaient avec l'obstacle et comme s'ils espéraient que la trop fragile barrière allait en recevoir un supplément de rigidité et de puissance. Des officiers, le front bas, ont avancé leurs képis jusque sur les yeux. Quelques soldats encouragent discrètement les manifestants :

« Criez donc : Vivent les Sœurs ! »

Et l'on crie, en effet. Il semble que ce soit une nouvelle lutte qui s'engage, et que l'on veuille

étouffer sous les clameurs vengeresses le bruit des coups de hache du crocheteur. Dans la venelle aussi les femmes se sont remises à chanter. Elles ont oublié les atrocités de tout à l'heure, tout entières maintenant à la pensée des nouvelles victimes. Elles chantent comme sur la place :

Nous voulons Dieu dans nos écoles.....



XVI

A l'intérieur, l'émotion est extrême. La garnison est peu nombreuse. Quelques hommes seulement avec le propriétaire et les dames. Les Sœurs se sont retirées dans le petit parloir dégarni de meubles pour attendre dans la prière la fin des événements. Depuis que l'action a commencé, depuis qu'elles savent que l'on se bat pour elles ou contre elles, tant de sensations les ont assaillies jusqu'au plus profond d'elles-mêmes, tour à tour attendries jusqu'aux larmes, effrayées jusqu'à en avoir des frissons, attristées jusqu'à l'agonie, qu'elles en sont dans le moment dans un état de prostration qui touche à l'inconscience. Elles ne savent pas très bien si elles rêvent ou si elles veillent. Et c'est

par habitude, plus que par dévotion, que le rosaire glisse entre leurs doigts et que de leurs lèvres s'échappe un murmure triste et monotone, à peine articulé, pareil à celui qui s'entend à une veillée mortuaire, autour d'un cadavre.

Le premier coup du crocheteur les enlève à leur torpeur, et glace la prière sur leurs lèvres. Elles sont debout, nerveuses, voulant voir, et l'épouvante les précipite à une fenêtre d'où elles pourront suivre les diverses péripéties de cette fin de drame. C'est, pour ainsi dire, à leurs derniers moments à elles-mêmes qu'elles assistent. Car on dirait que leur vie entière a passé dans cette frêle barrière, tant elles souffrent de tous les coups qui l'ébranlent et qui la brisent.

Dans la cour, la défense intérieure assiste comme elles navrée de son impuissance.

Voilà l'une des planches qui cède. Par la brèche ouverte apparaissent les exécuteurs, la troupe et la foule qui fait retentir toujours de sa voix la vaste place. Désormais, l'œuvre de démolition avance rapidement. La petite porte, encadrée dans l'un des battants de l'entrée, sort de ses gonds et tombe. A cette vue l'un des hommes éclate en sanglots.

Cependant, la résistance n'a pas épuisé toutes ses ressources. Il reste les puissantes barres transversales. Elles sont absolument inattaquables de l'extérieur ayant leurs extrémités protégées par un rebord de la maçonnerie.

Les deux commissaires se consultent. Avant de tenter une escalade ils s'assurent que l'intérieur ne leur réserve pas de nouvelles surprises. Mais non : à peu près que des femmes. L'un d'eux se décide : c'est Chassaing, le commissaire de Quimperlé. Après lui c'est Moërdès, puis le crocheteur, puis les gendarmes à pied. Il eût été facile aux hommes qui étaient là de s'opposer victorieusement à cette invasion. Quelques-uns en avaient même suggéré les moyens. Trop violents, ils eussent attiré des représailles. Les conseils de modération du propriétaire avaient prévalu.

Sans incident la cour se remplit donc de policiers, et protégé par eux, le crocheteur reprend ses outils.

Quelqu'un lui crie : « Combien de temps as-tu passé au bagné ? »

Et le misérable répond sans hésiter : « Dix-sept ans ! »

Sous l'action d'un levier les barres ploient, mais restent inébranlables, implantées dans les murs. C'est aux extrémités que l'effort doit se porter. Le crocheteur, armé d'un burin et d'un marteau, frappe éperdument. Ses coups mal assurés lui déchirent les mains qui saignent abondamment.

Enfin les deux premières traverses sont enlevées. Durant toute cette opération laborieuse, Moërdès n'a pas cessé de trépigner. Le voilà, à présent qu'une issue est pratiquée, qui veut procéder à l'évacuation immédiate de la cour. Un jeune homme qui résiste est renversé par les gendarmes. Le propriétaire de la maison, malgré ses énergiques protestations qu'on n'écoute pas, est contraint de passer par la brèche basse. Les autres demeurent. Et pendant que le crocheteur, après avoir un peu respiré, reprend son œuvre, Moërdès se met en quête des Religieuses.

Face à lui, tout contre la maison, les dames étroitement enlacées défendent la porte d'entrée. Elles sont une vingtaine qu'aucune menace ne saurait émouvoir.

« Retirez-vous ! leur crie Moërdès.

— « Jamais, répondent-elles, jamais ! »

Et ces jeunes filles, ces femmes du monde se serrent plus fortement contre la porte.

Le Commissaire fait avancer les gendarmes. Aucune ne bouge. Alors ils les prennent de côté, rasant les murs, et une forte bousculade les rejette en une seule masse vers la droite.

Mais la porte derrière elles est fermée à clef. Aux trois sommations, la Supérieure répond invariablement :

« Nous n'ouvrons qu'en présence du propriétaire !

— « Ouvrez ! ou je fais briser la porte !

— « Nous n'ouvrons qu'en présence du propriétaire !

— « Mais où donc est le propriétaire ? »

Il se rappelle alors que c'est lui-même qui l'a fait chasser. Il faut le faire rentrer. À peine l'a-t-il aperçu qu'il s'emporte contre lui en menaces ineptes et sans portée. Une rage concentrée explique seule un pareil oubli de toutes les convenances.

Au parloir, où l'on a enfin rejoint les Religieuses, le débordement d'insolences continue. En présence de ces malheureuses, pâles et effrayées, ce policier n'a encore que des sarcasmes et des insultes :

« C'est donc au nom de votre religion que l'on nous fait cette résistance ! »

Il faut que le propriétaire et la Supérieure lui montrent leurs titres. Puis il donne lecture du décret :

« Ainsi, Madame, conclut-il, c'est sans autorisation que vous habitez cette maison !

— « Et c'est après quarante ans passés ici que l'on vient me l'apprendre ! »

Pendant que M. Chassaing, conduit par une Religieuse, procède à un inventaire sommaire et appose les scellés, Mœrdès écoute les protestations fermes et nobles du propriétaire et de la Supérieure. Procès-verbal est ensuite dressé de l'exécution avec insertion des deux protestations.

À ce moment, un gendarme entre précipitamment avec un pli. Mœrdès s'en saisit nerveusement. Il a vite lu. Mais une pâleur subite couvre son visage. Il se redresse l'écume aux lèvres, et tourné vers M. D... :

« Notre collègue Violand vient d'être à moitié assassiné ! Je vous rendrai responsable de tout ce qui se passe !

— « Monsieur, répond M. D..., tout le monde ici rendra hommage à ma modération. »

Mais lui n'écoute plus, il sort et dans l'escalier sa voix retentit : « Chassaing ! Chassaing ! »

Il lui jette la nouvelle sans même attendre qu'il soit descendu et revient reprendre la rédaction de son procès-verbal.

C'est fini. L'inventaire achevé et les scellés posés, les Religieuses se retrouvent au complet. Mœrdès s'est un peu calmé. Lui qui, tout à l'heure, n'avait que des menaces, il se fait tout compatissant et tout attendri. Il se sent le besoin de s'excuser de remplir son mandat jusqu'au bout.

« Mesdames, dit-il, j'arrive à la partie la plus pénible de ma mission : il me reste à vous prier de sortir. Croyez que cela me coûte, mais j'ai une femme et des enfants.

— « Monsieur, répond la Supérieure, nous pardonnons à tous ceux qui nous font du mal !

— « Oui, nous pardonnons », répètent les Religieuses.

Elles se sont jetées à genoux. Et les voilà un instant qui prient. Pour la dernière fois peut-être qu'elles s'agenouillent sur ce parquet, ce n'est pas

à elles, les expulsées, qu'elles songent. C'est pour la France et pour les exécuteurs que s'élèvent leurs voix éteintes, à travers leurs larmes.

« *Pater noster..... Ave Maria.....* »

Il est lui-même ému de la grandeur de cette scène, lui Mœrdès, qui insultait tout à l'heure, à leur piété. Cette magnanimité qui pardonne et qui prie pour les bourreaux n'est pas pour lui répondre, il le sent bien. Il sent aussi que c'est un peu pour lui que ces femmes pleurent leurs prières. Et il reste là, pétrifié, n'osant en finir, le chapeau aux doigts et le front bas, peut-être se méprisant lui-même d'avoir osé, dans cette détresse de ses victimes, implorer leur pitié.

« J'ai des enfants !... »

Elles sont debout. Elles qui s'en vont, après avoir ensemble tant vécu et tant souffert, elles songent qu'elles vont se séparer, qu'elles n'auront plus la consolation de mêler leurs larmes et de se les essuyer mutuellement. Alors elles tombent dans les bras l'une de l'autre, confondant leurs sanglots, ne se disant rien, laissant leurs âmes se parler longuement de pardon, de fidélité, et peut-être de foi en de lointaines réparations.....

Des dames les prennent au bras. Le cortège s'avance vers la porte. En tête, la Supérieure, conduite par M^{lle} E. D..., puis les autres, que soutiennent M^{me} D..., M^{elles} Marie et Louise B..., M^{me} B... et M^{me} R...

Tout-à-coup, M^{lle} Marie B... se détache. Elle a remarqué que deux barreaux de fer restent encore implantés aux murs. Pour passer il faudrait que les expulsées s'abaissent. Résolument, elle se place devant le cortège :

« Ma Supérieure, arrêtez, dit-elle. Vous ne sortirez d'ici que la tête haute ! Non, vous ne sortirez pas ! Allez, travaillez, le crocheteur ! »

L'un des assistants intervient doucement :

« Laissez, dit-il. Voilà déjà trois heures que l'agonie dure. Ne la prolongez pas. »

Et elle, toujours face aux Sœurs :

« Non, voilà en réalité cinq semaines que cette agonie a commencé. Elle durera une demi-heure de plus, s'il le faut, mais les Sœurs ne sortiront d'ici que la tête haute ! »

Ce sang-froid frappe d'admiration les policiers

eux-mêmes. Nul n'ose protester. Et le malheureux crocheteur reprend ses outils.

Un moment deux gendarmes viennent à son aide. M^{lle} B... va vers eux.

« Gendarmes, dit-elle, ce n'est pas là votre métier. Vous déshonorez le corps. Vous voulez donc qu'on ne puisse plus crier : Vive l'armée ! »

Les deux policiers n'ont pas assez de fierté pour comprendre ce langage. Mais les autres qui sont là dignes et émus, ont senti tout l'odieux de leur démarche. Ils vont à eux et les décident à se retirer.

Pendant toutes ces scènes, M. B... a disparu. Dans l'émotion des derniers moments, nul ne s'en est aperçu. Quelques minutes, et il revient avec les bras pleins de fleurs qu'il est allé cueillir au jardin.

Quand la porte est enfin dégagée, c'est lui qui passe le premier, et devant les Sœurs qui s'avancent jusqu'à l'église, il jette ses fleurs pour que leur premier contact hors de chez elles fût encore de ce qu'elles aimaient. Sur le champ de bataille où l'on avait lutté et souffert pour elles, cette éclosion de choses riantes et douces était le magnifique symbole de l'amour et de la reconnaissance qui avaient

fait naître spontanément cette incomparable manifestation.

Au passage, la troupe forme la haie. Les officiers se découvrent et saluent. Les petits soldats épuisés de fatigue se raidissent sur leurs armes. La foule forte de deux mille personnes acclame et se précipite dans l'église.

Les Sœurs avancent lentement, précédées du drapeau tricolore. Les femmes, massées sous le porche, les attendent. Et c'est, quand elles arrivent, des étreintes sans fin où les larmes ruissellent. La sainteté du lieu n'arrête pas l'élan de ces effusions éplorées. Car, sous la nef, une double haie s'est formée et les visages humides ne cessent de se presser contre les leurs jusqu'à ce qu'elles aient enfin pris place devant le chœur.

Il est neuf heures et demie. Depuis trois heures l'exécution bat son plein, et nul n'a déserté le champ de bataille. L'église est pleine de monde. Les hommes remplissent le chœur, les femmes se serrent auprès et derrière les Religieuses.

On entonne le *Miserere*. Le chant terminé, M. le Curé quitte sa stalle. Il tient à dire aux Sœurs combien grande est la part qu'il prend à leur douleur.

Il dit sa fierté d'avoir trouvé sa population si admirable de vaillance en ces terribles jours d'épreuve. Il exhorte au pardon et à la confiance en Dieu qui saura quand il lui plaira rendre pleine justice à ses serviteurs.

Ces quelques mots du cœur produisent une profonde impression. Ils mettent des larmes dans tous les yeux. Ce sont des larmes de vaincus, mais de vaincus qui viennent de se couvrir de gloire et de forcer l'admiration même des exécuteurs.

La bénédiction du Saint-Sacrement, donnée par M. le Supérieur du Petit-Séminaire, achève cette émouvante cérémonie.

Mais l'église ne se vide pas de la même façon qu'aux jours de fête. Le flot qui s'écoule par les portes n'est pas pour se disperser paisiblement dans un recueillement qui prolonge la paix des saints offices, mais pour se former en cortège derrière les Religieuses.

Le drapeau a repris la tête. Et l'on s'en va lentement par les rues toujours lamentables de leurs couleurs endeuillées, jusqu'aux maisons qui recueillent, après une ovation dernière, les tristes victimes de cette inoubliable journée.

Une heure après, le drapeau qui avait présidé à toutes ces scènes d'héroïsme et de honte, avait retrouvé sa place entre les deux battants de l'entrée. Dessous, sur les planches mutilées, une main ferme avait tracé ces mots en lettres blanches :

LA FORCE A PRIMÉ LE DROIT.

Gloire aux vaincus !

XVII

Le 18 Août. Le Conseil général ouvre ses séances à deux heures de l'après-midi. Tout au début, les derniers événements vont faire l'objet d'un débat et un vœu dira au gouvernement si l'assemblée départementale approuve ou blâme sa conduite.

La consultation s'étend à tous les départements. Bien que ces manifestations des Conseils généraux n'aient ordinairement pas de portée, la gravité des circonstances leur donne cette fois une importance capitale. Favorables au gouvernement, elles risquent d'affoler le ministère dans sa course persécutrice ; hostiles, elles donnent à la protestation du peuple la sanction d'une autorité consciente et réfléchie et elles sont un avertissement dont les conséquences peuvent être considérables.

De toute façon, leur approbation ou leur blâme tombe en droite ligne sur la foule dont la foi vient d'esquisser un si beau geste de défense. Aussi l'appel des hommes politiques qui la convoquent au chef-lieu est-il entendu.

Pont-Croix sera bien représenté. Ce matin, malgré un temps détestable, toutes les voitures disponibles, arrêtées depuis plusieurs jours, ont pris le chemin de Quimper. A neuf heures, le train recueille au passage un dernier contingent.

C'est déplorable, cette pluie fine qui tombe sans répit : une poussière d'eau qui s'abat sans bruit. Elle nous enferme dans l'âcre fumée du tabac entre des vitres ternies d'une buée incolore que de petits ruisselets déchirent en zigzags de haut en bas. De temps en temps, une ondée nettoie ces vitres, mais leur transparence momentanée laisse apparaître aussi sombre le dôme des nuées au-dessus des choses veules et écrasées.

L'âme s'en trouve elle-même imprégnée de tristesse. Ce temps va sans doute empêcher bien des départs, et la manifestation pourrait en être réduite à des proportions insignifiantes.

Quelles craintes vaines ! Il faut voir l'assaut des voitures à la gare de Douarnenez. Bien que ce soit le second train de la matinée, bien qu'on s'entasse, les prévisions du chef de gare sont dépassées. La plupart des voyageurs sont des femmes, un bon millier, je pense, qui ont laissé le mari ou le père à son bateau et les enfants à quelque voisine trop vieille pour ces sortes d'expéditions. Elles embarquent dans une confusion de cris, d'appels, de rires.

Ah ! que l'aspect de tout ce monde vous remet de la fâcheuse impression du ciel sans lumière et des espaces sans horizons ! Quelle flamme dans ces yeux, quelle chaude vibration dans ces voix, tandis qu'elles se racontent, vite et haut, peut-être à notre adresse à nous, qu'elles savent de Pont-Croix, les divers incidents de la matinée de samedi ! Elles rient de tout, en proie à un besoin d'expansion auquel la parole ne suffit pas. Elles s'interpellent de l'un des compartiments à l'autre :

« Nous allons chanter tout à l'heure, n'est-ce pas ? »

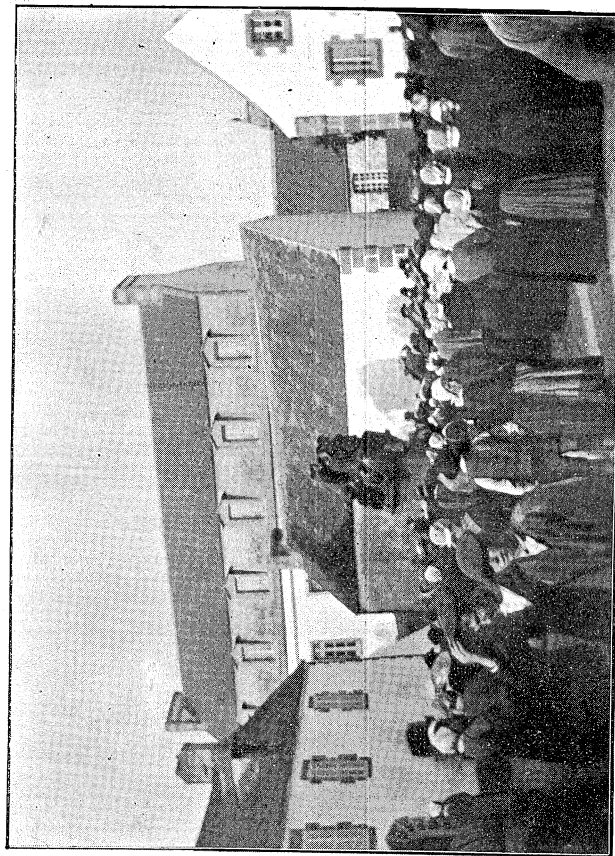
En effet, au coup de sifflet de la locomotive, les voix partent sur un air connu, celui-là même que

nous chantions, nous aussi, dans l'attente des expulsions, l'autre jour :

Bénis, ô tendre Mère,
Ce cri de notre foi...

Mais, à part le refrain, nous n'y reconnaissons rien. C'est une œuvre nouvelle de leur composition à elles, moitié cantique, moitié chanson, leur chant de bataille de samedi, probablement. La piété et la gaieté douarnenistes s'y allient admirablement. La même strophe, le même vers associent le nom de M. Combes et celui de la Vierge Marie, leur amour pour les bonnes Sœurs et leur aversion très accentuée pour leur député sectaire.

Toute leur âme chante dans ces couplets qui redisent leur vie d'un mois entier. L'allure est lente, plus lente sans doute qu'au matin de la bataille, s'étant un peu ressentie du calme qui renaît dans les esprits. Elles ont le regard perdu dans je ne sais quel mystère, dans une direction qui passe au-dessus de nos têtes, et elles semblent s'écouter elles-mêmes, se laissant bercer au rythme d'une barcarolle intérieure. Elles font un unisson très doux dont l'étonnante justesse témoigne d'une lon-



La place est pleine de gens qui ne peuvent contenir des larmes de douleur et de rage (p. 124).

gue habitude du chant. Et, en effet, pour ces filles de Douarnenez, chanter c'est vivre et si quelque refrain ne leur démange la lèvre, c'est qu'elles sont près de pleurer, les pauvres !

Le chant s'achève, mais c'est pour reprendre. Le temps seulement de se communiquer quelques impressions, de rire un peu et de faire un choix entre tant de chansons et de cantiques qu'elles savent toutes de mémoire. Il y en a qui réclament la nouvelle *Marseillaise*, encore une autre composition de leur façon. Mais non : c'est une mélodie pieuse, une prière dite dans un murmure, celle que l'on module devant la statue de l'Immaculée Conception, celle que l'on répète sans se lasser devant la Grotte miraculeuse, à Lourdes. Le refrain se reprend chaque fois à deux chœurs : une invocation qui s'envole en une harmonie suave, en sourdine, douce comme le bruissement des petites lames mourantes sur les sables de l'anse du Ris :

O Vierge de Massabielle,
Les Bretons accourent vers toi.
Bénis ton peuple fidèle,
Dans nos cœurs conserve la foi.

Quimper ! « Déjà ! me dit naïvement ma voisine. N'est-ce pas que nous n'avons pas trouvé long notre temps ! Et ce sera comme cela pour le retour ! »

Déjà la gare est grouillante de monde. Une mer houleuse, bruyante sur laquelle flotte comme de l'écume la blancheur des coiffes brodées. Elle s'écoule le long du quai. Mais quel défilé ! Elles se sont prises bras dessus, bras dessous, scandant le pas, toutes ensemble, et elles jettent sur l'air des *Lampions* le nom de leur député aux voyageurs stupéfiés.

Ah ! que nous voilà loin des airs pieux et des modulations de cantiques ! Dehors, sur l'avenue de la gare, un immense drapeau prend la tête du cortège, porté par une jeune fille. Nous suivons, car ce défilé ne peut nous réserver que d'agréables surprises.

Le temps s'est lassé de sa mine boudeuse. La pluie a cessé, le soleil essaie même une timide apparition. Les trottoirs s'encombrent de manifestants déjà arrivés et qui débarrassent rapidement la voie au passage de la colonne.

« Vivent les Sœurs ! » crie-t-on de temps en

temps en guise de salut. La bande entière répond et une levée générale de parapluies hérisse la foule d'une forêt de pointes noires.

C'est à la cathédrale que l'on se rend. Nos Douarnenistes ont bientôt rempli le haut de la nef, devant la grille du chœur. Les autres qui ne sont pas de leur groupe se répandent dans les bas-côtés. Quand s'est calmé le bruit des chaises, une voix monte, s'élargit, donne le signal d'un déchaînement général. Une onde sonore déferle rapidement à travers tous les rangs, et emplit l'édifice.

Ce qu'elles chantent, je ne sais. Quelque chose de très doux, mais de triste, une lamentation, un appel de pardon dont le sens se précise lorsque les voix se partagent encore en deux chœurs, après chaque strophe, pour faire entendre lentement la suppliante mélodie liturgique : *Parce, Domine, parce populo tuo !*

Tout près de moi, un prêtre a les paupières lourdes de larmes, sa lèvre tremble d'émotion. Il s'aperçoit que son trouble ne m'a pas échappé, et en guise d'explication il se penche pour me dire :

« Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau ! »

L'antique cathédrale a-t-elle jamais elle-même

assisté à pareil spectacle, à cette rencontre de l'âme populaire avec son Dieu dans son temple, dans la simplicité d'une entrevue immédiate, sans apprêts et sans l'intermédiaire du ministre autorisé ?...

Il est près de 2 heures. J'ai perdu de vue mes Douarnenistes. Leur attitude de toute la matinée me les a rendues tellement sympathiques que je les cherche instinctivement dans le cortège qui s'est formé à la suite de MM. de Mun, de Chamaillard, Villiers, Miossec. Les manifestants se déploient en rangs serrés sur toute la largeur du quai. L'Odéon les sépare des bâtiments de la Préfecture située sur l'autre rive. Ils rasent les trottoirs où stationnent avec les curieux des femmes qui ont perdu leurs groupes, et qui les guettent au passage.

Dans l'attente, l'une d'elles me raconte qu'on s'est heurté, tout à l'heure, à une troupe de contre-manifestants, précédés d'un drapeau rouge. « Cela n'a été que l'affaire d'un instant, me dit-elle. Un court échange de coups de triques et de coups de parapluies, un peu de sang et la loque rouge a été

prise et lacérée. On s'en est partagé les lambeaux. Moi j'ai eu une partie de la hampe que je garderai comme une relique. »

Elle montre, en effet, un éclat de bois qu'elle serre des deux mains se rappelant, sans doute, avec quel acharnement on s'est disputé les moindres parcelles du misérable emblème.

« Ah ! voilà mon monde, » s'écrie-t-elle, et elle s'échappe pour se perdre dans les rangs de mes Douarnenistes qui passent, marquant du geste les clameurs qu'elles profèrent.

Ce défilé est interminable. Voici les gars de Châteaulin, les rudes Bretons de Saint-Pol de Léon et de Roscoff, de Comanna et de Brasparts. Voici les Concarnoises, aussi nombreuses au moins que les Douarnenistes et au costume presque identique. Voici nos amis de Pont-Croix et d'Audierne, les groupes imposants des vaillants de Pluguffan, de Penhars, de Kerfeunteun et des Ergué, à l'arrière-garde. Il manque seulement les héroïques défenseurs des trois citadelles : Saint-Méen, le Folgoët et Ploudaniel, aux prises peut-être actuellement avec les coloniaux.

Ils sont trente mille, gens de Léon et de Cor-

nouailles qui se coudoient, se poussent, tous pareils par l'expression identique du visage éclairé de la même flamme d'enthousiasme. La variété des coiffures accuse seule la diversité des origines. Seules, en effet, émergent la tête et les épaules. Le reste forme une masse confuse impénétrable au regard. Ce semble un peuple en dérive, dont on ne sait s'il marche ou s'il glisse sous une impulsion mystérieuse, un fleuve de vie dont la surface, étrangement agitée, laisse échapper une rumeur de tempête. L'ouragan atteint son paroxysme devant la Préfecture. Il est la voix des âmes en révolte, lasses de vexations, vibrantes de toutes les colères associées. Et la conscience d'être aujourd'hui la puissance et le nombre communique à ce peuple, en son cri de justice, une majesté fière de souverain qui s'affranchit de toute tutelle....

Le Conseil s'est mis en séance. Une délégation de manifestants, conduite par M. de Mun, expose les doléances des populations finistériennes.

Au dehors, la foule s'est répandue le long du

quai. Des gendarmes la contiennent à l'entrée des ponts qui conduisent à la Préfecture. Les cris n'ont pas cessé. Mais la délibération se prolonge. A la longue un calme relatif se fait. Il y a, d'ailleurs, des diversions qui ne manquent pas d'intérêt.

D'abord les escarmouches avec les polissons embusqués dans les bois du mont Frugy. De temps en temps, ils font pleuvoir une grêle de pierres sur les manifestants. Il faut, à plusieurs reprises, prendre d'assaut leur retraite, et leur administrer une correction bien sentie.

Ensuite, il y a les manifestations partielles de quelques groupes, des Douarnenistes et des Concarnoises, en particulier. Un bon millier d'entre elles a formé cercle et on s'est remis à chanter. De préférence, c'est à leurs souvenirs humoristiques qu'elles ont recours. Elles ont tout un répertoire de chansons satiriques où leur verve s'est donné libre carrière, au cours de longues gardes chez les bonnes Sœurs. Combes, Moerdès, leur commissaire local, leur député, le préfet défilent à tour de rôle à travers la longue série des strophes, sous le feu de leurs épigrammes. Plusieurs milliers de personnes les entourent et écoutent. La communion par-

faite des sentiments s'affirme à la fin de chaque couplet, après chaque coup de pelote aux victimes de ce jeu de massacre, lorsqu'au lever des parapluies et des chapeaux les voix s'unissent en une clameur formidable :

« Vivent les Sœurs ! »

Enfin, la séance a pris fin. M. de Chamaillard est vite parmi la foule. Le résultat circule rapidement : à l'unanimité moins deux voix, le Conseil général vote un blâme au ministère persécuteur. A la suite de MM. de Mun et de Chamaillard, on gagne la place Saint-Corentin pour la lecture solennelle du vœu vengeur.

Monté sur une banquette, le député de Saint-Pol-de-Léon prend la parole. Il félicite le peuple finistérien de sa magnifique attitude. Son unanimité et sa persévérance lui ont valu cette première réparation que l'avenir se charge de faire plus décisive. Et il exhorte au calme qui convient à cette fin de journée historique.

L'enthousiasme est à son comble. MM. de Mun, de Chamaillard et Villiers sont portés en triomphe. Ils s'esquivent à grand'peine, et la foule s'éparpille pour se disposer au retour.

XVIII

L'épopée est close, l'ère des vengeances policières est ouverte. Les enquêtes succèdent aux enquêtes, extorquant les aveux à force de ruses, n'épargnant aucune intimidation pour provoquer des dénonciations qui ne viennent pas. C'est à croire, au nombre des personnes interrogées, à la multiplicité des procès-verbaux, que tout Pont-Croix n'est depuis quelques jours qu'un repaire de malfaiteurs. Les bancs de la correctionnelle s'habituent à les recevoir. Pendant deux mois, il n'est pas de séance, pour ainsi dire, où il ne soit question de la manifestation d'ici.

« C'est la plus violente de toutes celles qui se sont produites, s'écrie le Procureur. »

Et cette constatation, qui est, paraît-il, une circonstance aggravante, ajoute à la fierté des accusés. Car il n'en fut pas non plus de plus spontanée, le cœur ayant seul parlé pour sa foi, sans un mot d'ordre.

C'est un prêtre, la victime de Moerdès, qui ouvre la série des condamnations. Deux autres suivent à bref délai : les deux vicaires de la ville. L'un s'est déjà vu spolier de son indemnité concordataire. Cette peine est insuffisante, paraît-il, et ne saurait assez châtier un délit d'attroupement.

Le second n'émarge pas au budget des cultes : il relève uniquement des juges. C'est lui qui dans la venelle a arrêté le cortège qui conduisait à la rivière le malheureux commissaire Violand, l'arrachant peut-être à la mort.

N'importe, c'est Violand lui-même qui le dénonce à la justice. Il a contre lui deux griefs : il faisait partie de l'attroupement, et il n'a rien fait pour lui venir en aide. Il est facile de démontrer que de l'endroit où il était acculé le Commissaire ne pouvait voir les manifestants, massés sur la place. D'autre part, en réponse au second grief, le prêtre qui s'est jeté près de lui, à la demande de l'inculpé,

rétablit exactement les faits, à l'honneur de son confrère. L'accusation s'effondre. Mais le Commissaire affirme obstinément, sous le mépris de l'auditoire. Il est évident pour tous que la haine seule ou l'inconscience inspirent l'accusateur. Le tribunal n'entre pas dans ces considérations, et le prévenu subit le sort de son confrère.

C'est une erreur judiciaire que la Cour de Rennes répare quelque temps après en rendant hautement hommage au dévouement de l'accusé.

Le défilé continue. Il amène à la barre du tribunal M. B..., coupable de n'avoir pas suffisamment contenu une indignation trop légitime. Puis encore un jeune homme et trois jeunes filles accusés de sévices sur la personne du commissaire Violand. Parmi les nombreuses personnes enquêtées, ce sont les seules que l'instruction ait retenues. Pour elles, le tribunal est particulièrement sévère.

Toutes ces condamnations frappent par un contre-coup douloureux les Expulsées. Mais elles ont surtout pour effet de les enraciner plus fortement

dans ce sol. Il existe désormais entre elles et Pont-Croix un contrat de fidélité réciproque. En retour de leur dévouement, Pont-Croix a engagé sa reconnaissance. Spoliation de traitement, amende et prison sont la sanction officielle du pacte.

Plus que jamais, les Sœurs brûlent de tenir leur engagement. Elles éprouvent le besoin de s'accrocher à toutes les illusions, n'entrevoyant encore que par intervalles toutes les conséquences du crime dont elles sont les victimes.

Leur vie s'écoule dans une instabilité désolante des impressions, balancée entre des espoirs vagues de retour prochain, et des abattements d'autant plus accablants que, dans le désarroi de leur âme, elles ne voient rien devant elles, rien que de longues journées vides d'inutiles et de désœuvrées, et, aux heures plus sombres, d'arides chemins d'exil en un pays qui n'est ni la Bretagne ni la France. C'est quand elles sont seules qu'une fantasmagorie méchante grossit devant elles ces images, et alors, n'ayant que Dieu pour les voir et les entendre, elles pleurent.....

Il y en a une parmi elles, la plus jeune de toutes, vingt-deux ans à peine, dont l'inaltérable gaîté n'a pas cédé à ces dissolvantes tristesses. Partie de Saint-Pol-de-Léon, elle était venue mettre ses dix-neuf ans au service des toutes petites filles de la classe enfantine. Tout de suite, elle s'était éprise comme une jeune mère de ce petit peuple turbulent, boudeur, capricieux. Et loin de la vieillir un peu, les soucis précoces de la maternité avaient développé chez elle un besoin instinctif de rire et de s'épancher. « La petite Victor, » disait d'elle familièrement la Supérieure.

Et la petite Sœur Victor n'a jamais cru que ceci pût durer longtemps. Son sourire s'est à peine voilé de la tristesse que lui cause la persistante désolation de ses compagnes.

Un soir, il y eut une dépêche de Saint-Brieuc que la Supérieure, après avoir lu, replia d'une main tremblante. Elle prit à part les autres Sœurs, excepté Sœur Victor, pour leur annoncer que la petite Saintpolitaine s'en allait, le lendemain, faire ses adieux à sa famille, avant de s'embarquer pour l'Angleterre. Il fut décidé que la dépêche ne lui serait pas communiquée, le soir même. Et tandis

que l'on se disait en ville que le lendemain verrait un départ d'exilée, la petite Sœur Victor souriait toujours, un peu plus triste seulement de l'expression étrangement désolée qu'elle trouvait ce soir aux visages de ses compagnes.

L'on revit le lendemain la scène des premiers jours, plus poignante encore parce que la séparation était cette fois sans espoir. Quand s'embarqua l'exilée, arrachée par le coup de sifflet du chef de gare aux embrassements de la foule, on eut la vision d'une mer infranchissable qui allait s'étendre après elle pour toujours. Et on eut la sensation d'une brûlure au front de penser que, par delà, c'est la terre ennemie qui allait capter son dévouement, et que c'étaient les petits enfants d'Angleterre qui remplaceraient près d'elle les petits enfants de Bretagne.

Brisé maintenant, le faisceau des cœurs, irrémédiablement. Le vent de la dispersion soufflait emportant une première épave, la plus frêle. Il y en eut une autre qui se sentit aussitôt perdue, flottante

déjà, désignée pour une imminente catastrophe.

Elle vint bientôt, pour elle, l'heure atroce où la victime se détache dans un vertige, dans une montée tumultueuse de regrets et d'adieux, ayant senti, après une dernière étreinte, tout se dérober, et tout disparaître autour d'elle.

Ceux qui ont été les témoins de ces scènes n'oublieront jamais l'affreuse expression de ces plaintes d'enfants, de ces pleurs de mères, et cette agonie d'une femme dont l'être tout entier se fond dans des sanglots...

XIX

Certaines ruines ne peuvent avoir qu'une durée. Celles des œuvres de dévouement et de charité sont de celles-là. Nulle bourrasque ne saurait se flatter de les avoir couchées pour une mort définitive, nul vandale ne saurait espérer les voir se recouvrir de lierre et de ronce, ce suaire des édifices délabrés pour toujours. Leurs fondements plongent dans d'inaccessibles retraites, en un foyer en incessante activité de reconstruction, dans les cœurs où brûle l'amour divin et où se perpétue la soif des sacrifices.

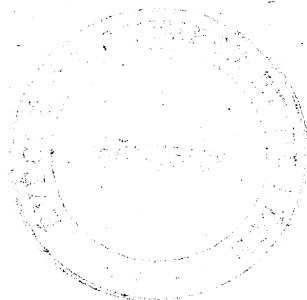
.....

Après quatre mois de silence, la petite cloche de l'établissement résonnait de nouveau et appelait les petits enfants dans les classes encore pleines du souvenir et de l'image des exilées.

Ainsi la tempête, ayant cru balayer l'œuvre, s'acharnait encore contre les fondatrices, les meurtrissait, les dispersait, et elle ne pouvait empêcher celles qui demeuraient d'assister déjà à des restaurations fécondes, et d'avoir la joie de se savoir continuées par d'autres dévouements aussi humbles, aussi fidèles.

Et elles restaient quatre survivantes, faisant presque corps avec le sol, débris glorieux d'une défaite injuste, attendant dans le silence et la prière l'heure des réparations définitives.

FIN



TABLE

	Pages.
A Sœur A. J.	7
L'Ame du Peuple	41
Tristesses d'attente	41
Heures héroïques	91
Gloire aux vaincus !	139